LA SCULPTURE AUX SALONS

par ARMAND SILVESTRE



FALGUIÈRE

1[er] VOLUME DE LA COLLECTION

PARIS
E. BERNARD ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
53 ter, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS
1896



LA
SCULPTURE AUX SALONS
de 1896

PARIS. — IMPRIMERIE E. BERNARD ET Cie

23, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 23

ARMAND SILVESTRE

LA SCULPTURE AUX SALONS de 1896



PARIS

E. BERNARD et Cie, IMPRIMEURS-EDITEURS

53 ter, Quai des Grands-Augustins, 53 ter

1896



TABLE DES MATIÈRES



A JULES DESBOIS

Mon cher ami,

Vous tenez une trop grande place dans ce livre pour que je ne vous prie pas d'en accepter la dédicace.

Vous y apparaissez sous votre aspect si complexe de chantre éperdu de la Beauté, de Poète profond de la Mort, d'interprête troublé de la Vie, et vous n'y êtes pas cependant tout entier. Le grand ouvrier des étains et des bois y semble oublié.

Mais que vous importe!

Ces pages dureront moins que votre œuvre et n'ont d'autre ambition que de vous dire mon admiration et mon amitié.

Armand SILVESTRE

31 Mai 1896.



FALGUIÈRE

DANSEUSE

L'écho des Olympes défunts
A notre oreille apporte encore
Le nom charmant de Terpsichore
Comme l'air porte les parfums.

Et, clef d'or ouvrant les Sésames,
Tombeau des mythes outragés,
Il fait revivre pour nos âmes,
La Déesse des pas légers.

Comme un papillon sur la rose,
Comme sur la bouche un baiser,
C'est sans avoir l'air d'y poser
Que son pied sur le sol se pose.

Comme les oiseaux et les fleurs,
Aérienne dans l'espace,
Radieuse et séchant les pleurs,
Devant nos regards elle passe.

C'est l'image de la gaîté,
C'est le sourire de la vie ;
Car, au rythme seul asservie,
Son génie est la Liberté !

N'obéissant qu'à la cadence
Dans son élan capricieux,
C'est la Déesse de la danse
Qu'un beau rêve rend à nos yeux.

Comme, au ciel clair, les nuits sans voiles,
Sur les firmaments grands ouverts,
Ecrit la loi des univers
La marche auguste des étoiles,

Le front ceint d'étoiles aussi,
Terpsicore, sœur d'Uranie,
Dans un ciel hélas ! obscurci,
Réveille l'antique harmonie.

Car ses filles au cœur fervent,
Désespérément charmeresses,
Restent les dernières prêtresses
Du seul culte resté vivant.

Vestales aux vœux peu sévères,
Elles gardent le feu divin,
Comme on respire, au fond des verres,
L'haleine exquise d'un vieux vin.

De même que votre modèle,
Consolant nos sorts odieux,
Vous êtes les enfants des Dieux,
Danseuses à votre art fidèles !





SYAMOUR

MÉDITATION

En sa jolie toilette, comme les portait Madame Tallien, la robe qu'une large ceinture ferme au-dessous des seins, laissant voir ceux-ci dans leur marmoréenne splendeur et dessinant, étroite, collée à la chair, les formes copieuses et délicates tout ensemble, semblant la strophe

attendrie d'un beau poème vivant, elle rêve, une main alanguie et suivant, inerte, la ligne du corps, l'autre soutenant son menton, cependant que, dans sa pose immobile, rien ne dérange l'arrangement ingénieux de sa profonde chevelure. Dans la plénitude, juvénile pourtant encore des contours, son être dégage comme un parfum de volupté recueillie, comme un arome grisant de fleur ouverte, et c'est aux belles roses de Pœstum que fait penser cette superbe créature vêtue à l'antique, prise, sans doute, au rêve éternel de l'Amour. Car l'arc de son sourire s'est comme détendu aux lèvres sérieuses, la gaîté native du regard est comme assoupie, et c'est, plus loin que nous qui, la contemplons, que cherchent ses yeux aux paupières immobiles, ses yeux troublants comme ceux des sources, au fond des bois sacrés, quand y descend l'or vermeil des couchants.

Nous respecterons le mystère de cette mélancolie. Y faut-il voir la tristesse d'une trahison, l'envolée subite d'un rêve, le regret d'un absent ? Peut-être va-t-elle plus loin que ce monde, vers les infinis profonds qui nous cotoyent, nous frôlent et s'évanouissent quand nous tendons vers eux nos bras ou nos espérances.

O Femme, écoute la chanson du Printemps qui murmure autour de toi.

Sous d'invisibles avalanches
Sur le seuil d'Avril, les premiers,
Les amandiers et les pommiers
Ont vêtu leurs armures blanches.

Pour les virginales revanches
Des fleurs de lis à leurs cimiers,
Les beaux jours, au vol des ramiers,
Chevauchent parmi les pervenches

L'hiver gît sous leur pas vainqueur,
— Tel le dragon portant au cœur
Le glaive d'or du bon Saint Georges.

Au bois, sur les lèvres un chant,
Les belles filles vont cachant
Des violettes dans leurs gorges.

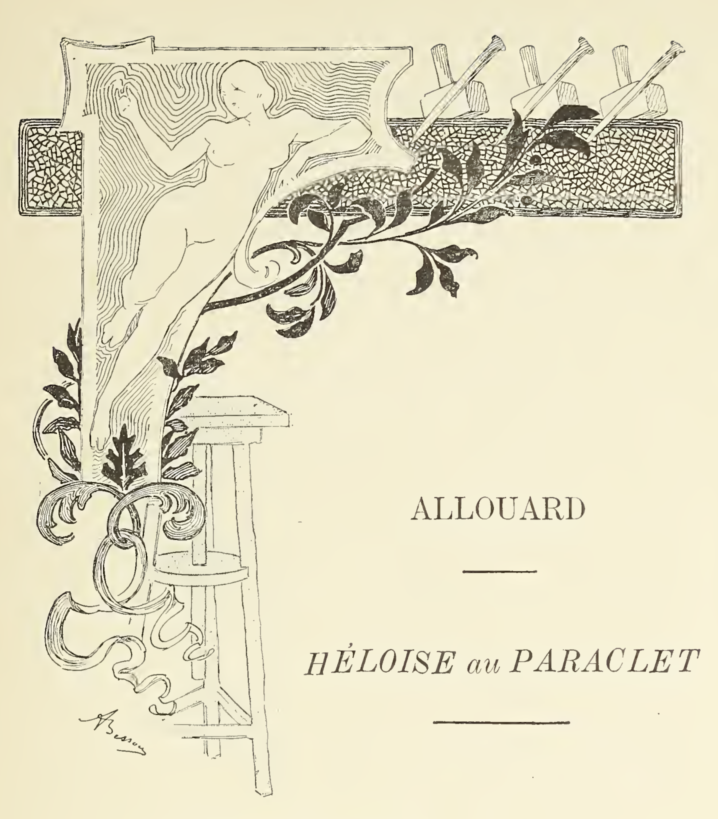
Il n'est que la tendresse des choses qui nous puisse distraire des tristesses de l'Amour. Sous le voile allégé de ta pensée, laisse passer l'aile caressante des brises, l'haleine embaumée des fleurs, la chanson lointaine des oiseaux et goûte ces enchantements obscurs de la vie ambiante qui nous donnent, seuls, le courage de vivre. Tu me diras que ce même conseil erre sur toutes les lèvres dont le murmure ressemble toujours à un bruit de baisers, que ce soit l'eau limpide qui s'épanche sur l'or vibrant des sables, la saulaie argentée qui soupire aux souffles de de la nuit, le rossignol qui te dise son poème éternel.

Dans tous ces échos, c'est l'immortelle voix de l'Amour qui chante, c'est l'hymne éperdu des caresses qui monte en hosannas passionnés. Et, de la nouvelle épreuve que te conseillent tous ces daugereux consolateurs, tu sortiras une fois de plus rêveuse et désenchantée, comme tu nous apparais dans l'abandon de cette pose exquise, en ta robe qui met, autour du fruit tentant de tes épaules, comme un frisson de corolles ouvertes et enveloppe le bel été charnel, que tu figures, d'un souvenir de Printemps.






HELOISE



ALLOUARD

HÉLOISE au PARACLET

Où est la très sage Héloys
Pour qui fut châtré, puis fait moyne
Abailardus à Saint-Denis ?
Pour son amour en cette escoigne.

Ainsi se demande le bon François Villon, aïeul de notre Paul Verlaine, en sa célèbre ballade des *Neiges d'antan*. Parbleu ! ce qu'est devenue « la très sage Héloys » ? — de vous à moi Villon se faisait une singulière idée de la sagesse des jeunes filles — M. Allouard nous la montre en

2

cette image exquise où l'ivoire mêle ses luisants délicats et ses matités vivantes au caprice du marbre multicolore : une très grave nonain, en son abbaye du Paraclet, benoîtement assise en un large fauteuil d'architecture byzantine, très chastement enveloppée d'une robe sans indiscrétion, voilée de noir, les mains hiératiquement posées sur les genoux, comme celles des saintes, aux pieds le livre tombé où elle lisait ses heures, pour fuir la douce image de l'absent. Oui, très sage maintenant, la grande amoureuse qui avait oublié toutes les leçons d'Abélard dans un baiser. Et vraiment ce n'est pas elle qu'on plaint assez dans cette tragique aventure. La tentation lui demeurait possible dans la maturité fleurie de son âge, et sa fidélité est très vraiment méritoire à l'amant inutile dont un barbare tuteur l'avait séparée.

A la voir ainsi le poète se demande :

Est-ce le cygne antique, est-ce l'ange chrétien
Qui, volant près de toi, dans l'ombre solennelle,
A laissé sur ton front la blancheur de son aile,
Femme à l'air tout ensemble ascétique et païen ?

L'inexorable feu de l'amour ancien
Brûle mystiquement au fond de ta prunelle,
Et l'enivrant éclat de ta splendeur charnelle
S'amortit aux candeurs de ton chaste maintien.

Quel souvenir des cieux, ô fille de la terre,
A ta grâce robuste unit ce charme austère
Et, d'un parfum claustral, entoure ta beauté ?

Quel précoce dégoût de nos plaisirs moroses ?
Quel mépris de l'Amour ou quel oubli des roses ?
O fleur de sacrifice ! ô fleur de volupté !

Car, cependant qu'en ta mémoire constante, à jamais habitée d'une seule image et pleine d'un unique souvenir, tu sembles toute au cloître où les vagues odeurs de l'encens étouffent le parfum des roses lointaines, tout un monde, comme toi souvent déçu mais obstiné à ses douleurs autant qu'à ses joies, chante les renouveaux immortels qui sont aussi bien faits pour l'âme humaine que pour les choses sans cesse renaissantes sous les caresses du Printemps. O Femme, que ne renais-tu aussi dans quelque nouvelle tendresse ! Que n'entends-tu la voix mystérieuse qui chante pour toi :

Si tu sens que ta Destinée
Est d'aimer pour souffrir toujours,
Et que le temps t'a ramenée
Au seuil de nouvelles amours
S'il faut une main à la tienne
Et des regards amis aux tiens
O chère âme, sœur de la mienne,
Viens !





RODIN

I

En une caresse damnée, cependant qu'elle recule ses épaules, qu'elle tend ses reins comme un arc et semble en attacher la corde invisible à son orteil, lui, anéanti de désir, les mains en arrière, n'approche d'elle que sa bouche et la colle au-dessus des seins, en un baiser qui en implore un autre plus ardent encore et plus désespéré. Et il me semble qu'une voix rauque d'émotion et de fureur amoureuse

lui murmure quelques paroles passionnées, comme celles-ci, si vous voulez, qui chantent dans un souvenir d'amour furieux :

N'espère pas que tu l'apaises,
Le désir qui brûle mes reins :
Je fuis les bras dont tu m'étreins
Et la bouche dont tu me baises.

Les serpents jetés aux fournaises,
Des lourds trépieds Pythoniens
En les tourments pareils aux miens,
Se tordaient vivant sur les braises.

Je suis comme un cerf aux abois,
Qui, par la plaine et par les bois,
Emporte en brâmant ses blessures.

Tourne vers moi tes yeux ardents,
Ouvre ta bouche ; à moi tes dents !
Plus de baisers, mais des morsures.

Et à cette poitrine de femme dont il boit l'odeur, vivante en ce baiser passionné, il dit, sans doute encore :

Sein de la Femme où l'on aspire,
Enfant la Vie, homme la mort,
O toi, le meilleur et le pire
Des biens dont le désir nous mord.

O vigne où mûrit la vendange
De nos désirs jeunes ou vieux,
Forme auguste que rien ne change,
Coupe immortelle des aïeux !

Je t'adore, ô sein de la Femme,
Et je te baise avec ferveur,
Sentant monter jusqu'à mon âme
Ta douce et cruelle saveur.

Ouvre tes bras nus que j'y tombe
Pour y dormir, pour y mourir,
Las de vivre et las de souffrir,
J'y veux mon lit, j'y veux ma tombe !

Mais quelles paroles d'amour, si brûlantes qu'elles soient, quels vers embrasés de la plus ardente tendresse pourraient traduire ce sentiment de volupté désespérée, d'angoise amoureuse éperdue que le génie seul de Rodin sait faire jaillir de la pierre inerte, écoute gémir au cœur même du marbre, et fait saigner dans le granit ? Ces groupes immortels où son talent se renouvelle sans cesse, en des inspirations toujours puissantes et suggestives, constituent certainement une des œuvres les plus puissantes de ce siècle, où la sculpture a brillé d'un tel éclat.







PLÉ

ECHO DES BOIS

A un tronc brisé dont une branche verte pend encore à terre, l'*Écho des bois* s'est appuyée, les deux mains

soutenant, au-dessus de ses oreilles attentives, sa lourde et jumelle chevelure dont les ondes baignent ses jeunes épaules, et le torse légèrement infléchi en avant, son joli torse virginal aux contours savoureux, véritable fleur de jeunesse en son premier épanouissement : elle écoute la voix lointaine qui traverse les frondaisons profondes et glisse sur la surface des eaux, comme dit d'elle le bon Villon :

Echo chantant quand bruyct on mène
Sur la rivière ou sur l'étang
Qui beauté connut plus qu'humaine.....

Et il ajoute son joli refrain.

Mais où sont les neiges d'antan?

— Sur ton joli corps souple, ô charmante image, toutes rosées du sang clair de tes veines, où passaient peut-être déjà, les premiers frissons de l'amour!

Certes je ne sais ce que tu répondras aux choses qui te sont contées de si loin, mais je sais bien la chanson qui arrive jusqu'au rose coquillage que tu emprisonnes dans ta paume veloutée. La voici telle qu'un pâtre inconnu la murmure, pour Toi sans doute.

O nymphe, voici le Printemps.
— Aimons-nous bien au temps des roses —
L'Azur dans les cieux éclatants
Rouvre ses portes longtemps écloses
D'où la lumière, en flots vainqueurs,
Descend jusqu'au fond de nos cœurs.
Aimer ! chanter ! les douces choses !

Les taillis sont pleins de chansons.
— Aimons-nous bien au temps des roses —
Et l'Aurore met des frissons
Au cœur tremblant des fleurs écloses.
Sur nos fronts l'aile du matin
Fait passer un souffle incertain.
— Aimer ! rêver ! les douces choses!

Nos rêves sont vite lassés.
— Aimons-nous bien au temps des roses —
Les beaux jours sont bientôt passés :
Le cœur a ses métamorphoses.
Mais le temps ne saurait ternir
La floraison du souvenir.
— Aimer ! souffrir ! les douces choses.

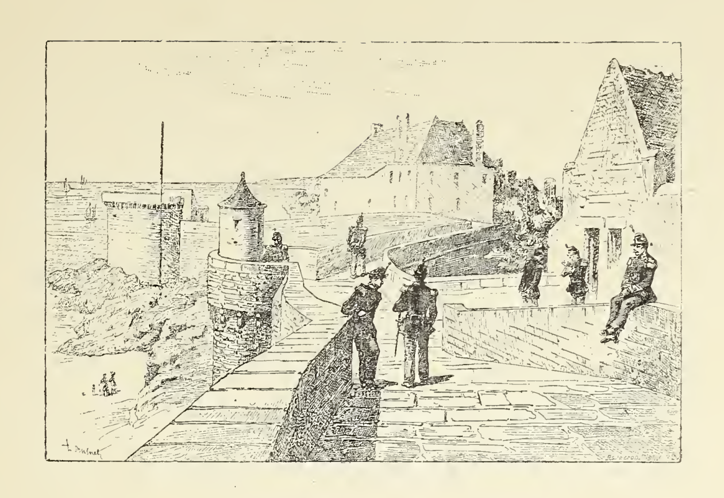
Oui, voilà ce que dit, au loin, pour toi, la chanson de l'amour.

Et la chanson de l'Amour a raison.

A quoi bon s'obstiner à surprendre dans l'air une rime perdue, comme les poètes qui prennent leurs vers à la pippée ? Pourquoi demeurer fidèle à la tâche ancienne de

répéteuse des mots que d'autres ont prononcés! Crois-moi, ô belle image, que revêt le charme puissant de ta nudité, qu'enveloppe la grâce infinie de ta jeunesse, détache de tes tempes tes jolies mains, et tends tes bras de neige vivante à l'inconnu qui chante là-bas, qui t'apprendra le frisson divin des baisers, et cueillera, pour toi, la floraison céleste des caresses!





MERCIÉ

POUR L'HONNEUR

Lorsque chassé des cieux de ta gloire meurtrie,
Les deux mains sur le front, j'en descends les degrés,
Je n'ai plus d'autres deuils que les tiens, ô Patrie,
Et mes yeux n'ont des pleurs que pour tes maux sacrés.

Tu fus l'astre vivant dont la chaleur féconde,
L'œil du ciel grand ouvert sur les conseils humains;
Un soleil emplissait ta paupière profonde,
Et mesurait, aux jours, l'espoir des lendemains.

Tu fus l'arbre grandi sous l'Aurore première,
Le vieux cep où murit l'antique liberté;
Et tu fis de tes seins tendus vers la lumière,
La coupe immense où vint boire l'humanité.

Tu fus le sang vermeil qui roule, sous la terre,
L'héroïque ferment des saintes passions,
Et, soulevant les monts, ouvre, comme un cratère,
La formidable fleur des révolutions!

Tu jetas le trésor des charnelles semailles
Aux siècles épuisés qu'il fallait rajeunir.
Comme l'oiseau qui donne, à son nid, ses entrailles,
De ton flanc déchiré tu nourris l'avenir.

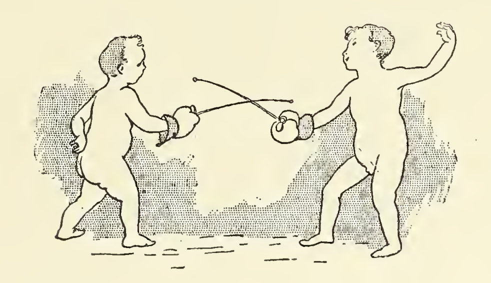
Tes fils furent l'homme de l'humaine lignée,
Où, des Titans vaincus la fierté se défend,
Les bûcherons vaillants dont la sainte cognée
Fit jaillir l'Idéal sous le fer triomphant.

Astre d'or, coupe d'or, France, mère des Justes,
Des braves et des forts tombés dans ton linceul,
Nous venons tous trop tard, puisqu'à tes mains augustes
Nos lèvres n'ont porté qu'un baiser lent et seul.

Puisqu'il faut jusqu'au bout vaincre notre superbe,
Réprimer dans nos cœurs, les espoirs superflus,
Et fouler, sous nos pieds, avec la terre et l'herbe,
L'impérissable orgueil des grands jours révolus.

Ne porte plus, aux mers, Seine, reine des fleuves,
Le spectre évanoui des triomphes lointains,
Mais vers le Simoïs, rejoins les pleurs des veuves.
Andromaque et la France ont le même destin!

Ainsi le poète se lamentait, après l'heure des défaites, devant la Patrie humiliée. Et cependant la France allait renaître, plus haute et plus honorée, plus triomphante, devant le monde, de cette terrible épreuve où il semblait que ses destinées augustes étaient achevées à jamais. Il a suffi, pour cela, que le désespoir n'eût pas assailli les âmes, que le sentiment des revanches à venir soit resté dans nos cœurs et que quelques héros aient bien voulu combattre et mourir, comme nous montre cette belle image : « Pour l'Honneur ! »









CHARPENTIER

ÉTOILE FILANTE

CELLE-CI sa fui le chœur des étoiles prisonnières dans l'azur inflexible du ciel et, a flamme légère au front, s'en-

vole, ivre de liberté, effleurant l'Humanité qui sommeille, cependant que ses sœurs captives chantent dans l'infini.

Que l'éternité dure à notre lent chemin !
Et que l'infini pèse à nos fronts de lumière :
De nos superbes chars la course prisonnière
N'attend aucun essor nouveau de notre main.

Un gouffre s'ouvre, en vain, sous la céleste voûte,
Et notre âpre désir par l'abîme est tenté :
Tenant nos pas captifs dans cette immensité.
Une loi nous a fait une inflexible route.

Du bout de l'horizon, par des sentiers pareils,
Nous montons au zénith dont il faut redescendre,
Et, sur les mêmes seuils, nous revenons attendre
Le retour monotone et certain des soleils.

Sur une route en feu, sous d'inflexibles chaînes,
Pâles sœurs d'Ixion, nous tournons sans merci,
Sans voir jamais rougir, dans le ciel éclairci,
D'un temps libérateur les aurores prochaines.

Toujours le même azur indifférent et sourd
Et qui, d'un rythme égal, dans ses voiles balance
Le vide sous nos yeux, sous nos voix le silence,
Et, du poids de l'oubli fait notre ennui plus lourd !

On chante cependant les astres tutélaires;
Et les mondes lointains, épris de nos clartés,
Sous le mensonge fier de nos sérénités,
N'ont jamais pressenti nos vivaces colères.

D'un ironique éclat le destin nous poursuit.
Car, sous le faix maudit d'une gloire inconnue,
Durant l'éternité nous saignons dans la nue,
Et, pleine de rayons, nous vivons dans la nuit.

Ainsi se lamentent les glorieuses étoiles attachées à la course rythmique des constellations dans l'espace nocturne, contemporaines du temps et de la lumière qui n'ont plus pour elle, ni caprice, ni renouveau. Qu'importe l'admiration des pasteurs de Chaldée et les calculs savants des astronomes qui les poursuivent du regard puissant de leurs lunettes! Leur destin n'en est pas moins monotone et royalement mélancolique.

Et c'est pourquoi, fille de la Bohême céleste, oiseau fantaisiste aux ailes d'or, l'étoile filante a quitté le chœur tranquille des autres astres et, au risque de se heurter à quelque chose qui la brise, fuit à travers les airs, des rayons dans sa chevelure et un sourire à ses lèvres!





MENGUE

CAÏN ET ABEL

Le premier crime est consommé.

L'homme s'enfuit éperdu devant le premier remords. Abel gît à terre, sanglant, la tête roulée dans sa belle che-

velure, inerte et sans souffle, ne soulevant plus sa jeune poitrine où murissait le double fruit de l'espérance et de l'amour. De son front blanc s'est envolée l'aile blanche du rêve. Le trépas a fait son œuvre, pour la première fois et son premier ouvrier est un assassin !

Dans l'horreur qui enveloppe de ténèbres l'âme de Caïn est la surprise de son œuvre qu'il ne savait peut-être pas aussi terrible ; car enfin jamais l'homme n'avait encore connu ce spectacle affreux de l'agonie rapide et de l'immobilité éternelle. Ce tableau que le vieux Villon a si puissamment décrit, nous montre un misérable qu'étreint le doigt fatal du trépas :

La Mort le fait frémir, palir,
Le nez courbé, les veines tendues,
La chair se fléchir et mollir
Les nerfs se disjoindre et détendus.

Et encore Caïn n'avait-il connu que la Mort foudroyante qui fuit toutes les affres et nous emporte d'un seul coup.

Et cependant comme l'épouvante de son forfait l'étreint, ramenant ses mains effrayées devant son visage une d'elles cherchant déjà, dans l'espace, un chemin inconnu où il se puisse fuir lui-même !

Car désormais il est devenu son propre ennemi, son propre bourreau. La conscience a ouvert dans ses flancs

une blessure qui ne se fermera plus. Elle déchire son souvenir et ses entrailles.

O lugubre spectacle du premier crime et de l'inutile repentir !

L'Humanité n'était encore qu'un débris informe du beau rêve paradisiaque... La voici entrée dans la réalité avec le premier assassin, et le sang cimente, pour ainsi parler, ses racines encore incertaines dans la terre ; l'arbre du bien et du mal germe, à nouveau, avec des fruits sanglants à ses branches que le vent secoue.

Vers quel désert t'enfuiras-tu, ô toi qui ne peux plus supporter l'image de ton crime !

Vers la triste oasis où la tendresse féminine nous est l'oubli de toutes choses, le Lethé qui donne le courage de vivre à ceux qui ne se souviennent plus. Dans la tente lointaine où grandira ta race maudite, ô Caïn, Dzilla t'attend, dont les baisers laveront, à ton front la tache horrible du sang fraternel.

Ecoute-là qui te murmure dans la nuit :

O mon Maître, ô Caïn, Dieu n'a pu te maudire
Et me laisser encor t'aimer à te le dire.
Ce serait trop de bien, pour un maudit de Dieu,
Qu'une voix qui lui dit, en tout temps, en tout lieu :
Va ! ta vie est ma vie et ton âme est mon âme.
Sois béni, sois maudit, je suis toujours ta femme !

Et cependant :

On vit, en écoutant ces paroles d'amour,
L'homme sombre espérer et pleurer tour à tour.

Et on l'entendit murmurer encore :

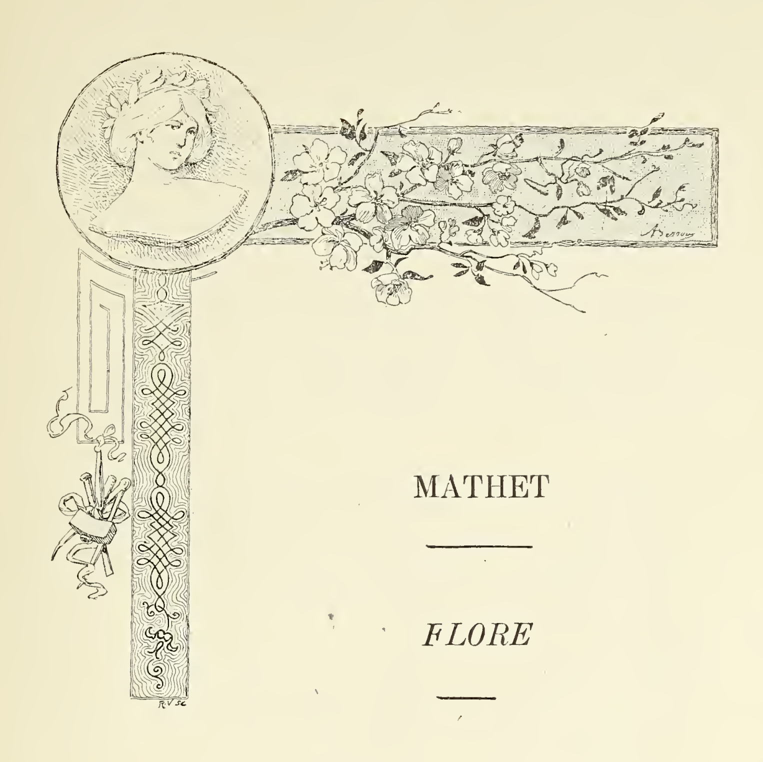
Oui, mais la tache rouge est encore à mon front
Qui le souille et le brûle et que mes fils verront !

Tes fils, ô Caïn, innocent ouvrier d'une loi sanguinaire, inconsciente victime de la fatalité qui voulait que l'arbre de l'Humanité ne pût croître que dans le sang, te vengeront de l'injustice d'un Dieu qui te fut plus cruel qu'à ton père Adam lui-même. C'est par eux que l'Humanité réparera, dans le travail, la perte de ses destinées et puisera, dans la révolte, les secrets du génie meurtrier dont elle vit encore !




ET ABEL





MATHET

FLORE

Debout dans la grâce à la fois mystérieuse et juvénile de sa nudité triomphante, en une pose très simple et sans recherche de mouvements suggestifs, d'une main tendue en avant tenant des roses, de l'autre, piquant des fleurs dans ses cheveux, souriante elle-même, consciente de ses charmes, apportant à nos regards l'image immortelle de la Beauté nue :

C'est le printemps qui nous la ramène, la belle Déesse

des jardins, la belle Déesse des fleurs. Ecoutez donc, autour d'elle, la chanson du Printemps :

Voici que l'an revêt l'habit des renouveaux.
Ondulant comme un flot léger frangé d'écume,
Flotte, sur le gazon, le voile de la brume ;
De blanches visions emplissent nos cerveaux.
— Voici que l'An revêt l'habit des renouveaux.

Le sang subtil des fleurs a frémi sous la terre ;
L'âme douce des fleurs est lasse de sommeil,
Et les cieux attendris, dans un baiser vermeil,
Des rajeunissements évoquent le mystère.
— Le sang subtil des fleurs a frémi sous la terre,

La gaîté du jour luit dans l'œil clair des ruisseaux
Dont la brise a fondu les paupières de glace ;
Un frisson de verdure insensible s'enlace
Aux méandres que font les jeunes arbrisseaux.
— La gaîté du jour luit dans l'œil clair des ruisseaux.

Souris, œil du ruisseau ! Souris, bouche des roses !
Le Printemps, dans son vol puissant et gracieux,
D'un seul coup de son aile a balayé les cieux,
Comme un souffle maudit, l'ombre des jours moroses.
— Souris, œil du ruisseau ! Souris, bouche des roses !

Salut, Flore, qui, dans ta blancheur de marbre, t'es toutefois réveillée à la chanson du Printemps ! Regarde autour de toi :

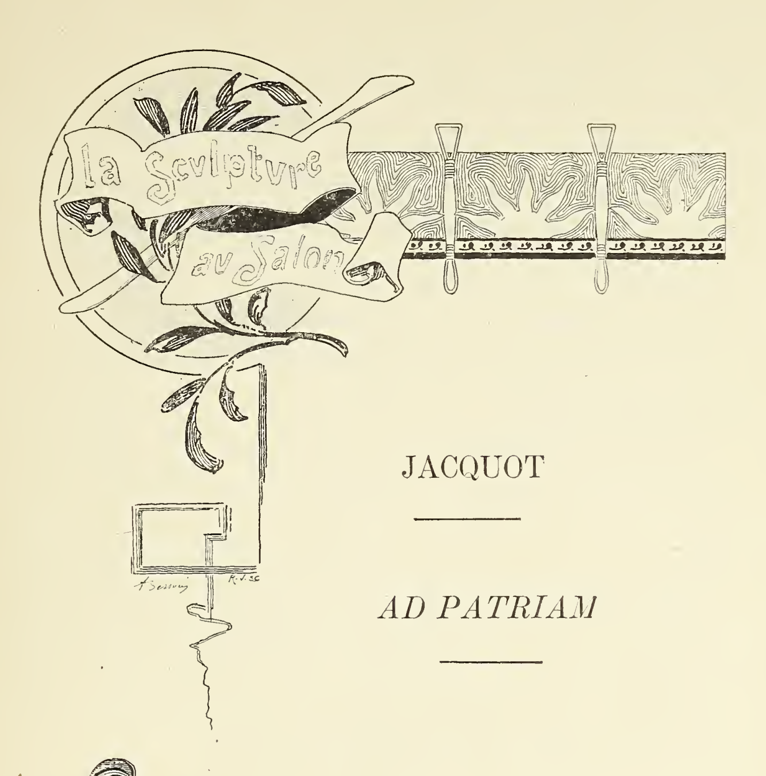
C'est le temps où le cœur des pivoines sanglantes
Se dégonfle de pourpre et rougit les gazons,
Où, dans l'air plus léger, l'âme des floraisons,
Comme un vol de parfums, ouvre ses ailes lentes ;

Le temps où les grands lis, altérés de soleil,
Recueillent, éperdus, en de vagues délices,
Un peu de cendre d'or au fond de leurs calices,
Comme un feu brille au fond de l'encensoir vermeil ;

Le temps où Dieu voulut que tout charme renaisse !
Donc, en baisant ses pas, suivons sur son chemin
Celle qui, souriant et des fleurs dans la main,
Passe et porte à son front l'immortelle Jeunesse !

Car c'est vers toi que monte cet hommage, ô beauté nue de la Femme que, sous le nom gracieux d'une Déesse toujours adorée des artistes et des poètes, nous montre le sculpteur qui rêva cette belle image et la réalisa avec tant de bonheur.





JACQUOT

AD PATRIAM

Ou vas-tu, mélancolique enfant qui, dans tes bras, tiens ton frère endormi, toi qui, dans tes yeux clairs de vierge, portes toutes les tristesses de l'exil ?

— Je vais vers la Patrie ! Vers la France !

O fille d'une terre déchirée, d'un pays saignant, d'un sol douloureux, soit, parmi nous, la bienvenue !

La Patrie est la mère immortelle dont les bras sont toujours grands ouverts.

Certes le chemin en est rude aujourd'hui, à ceux qui suivent ton chemin. Les pieds y saignent encore aux dé-

bris aigus des armes brisées. Et, derrière toi, c'est la clameur méchante de tous ceux qui te voudraient prisonnière de leur race.

Marche cependant! marche toujours!

C'est le Printemps et le Printemps de France est le plus beau du monde.

Toutes les petites fleurs des pays baiseront tes pieds meurtris et en panseront, de leur baume vivant, les blessures.

Notre ciel français te sourit, notre ciel délivré des lourdes nuées qu'y avait laissé le souffle des canons ennemis, notre ciel où le soleil est revenu, où l'azur parle d'espérance, où les étoiles montrent, comme jadis, aux bergers de Béthléem, le chemin des délivrances!

La frontière est franchie. Marche vers le cœur même de la France, ce cœur dont le sang captif n'a pas cessé de couler dans tes veines et semble aujourd'hui même reprendre la liberté de son cours.

O Patrie! ô Patrie! ineffable mystère!
Mot céleste et terrible! inconcevable amour!
L'homme n'est-il donc fait que pour un coin de terre,
Pour y bâtir son nid, et pour y vivre un jour?

Ainsi chantait, en ses derniers vers, Alfred de Musset

mourant, lui, le chanteur sceptique, le désespéré qui jamais n'avait su pardonner aux souffrances de l'amour. Quand sa dernière heure fut venue, au milieu des désenchantements où succombait sa maturité puissante encore ce fut le mot de Patrie qu'il prononça avec une filiale tendresse, comme les agonisants appellent quelquefois leur mère.

Un autre poète avait dit :

Oui, je t'aimais ô ma Patrie,
Quand, maîtresse des territoires,
Tu guidais, de ta main chérie,
Le char étoilé des victoires !
. . . .

Je baise tes mains valeureuses,
Maintenant que l'éponge amère
Baigne tes lèvres douloureuses
Et que ton flanc saigne, ô ma mère !

Celui-là était Théodore de Banville qui, seul, pendant l'année terrible, écrivit un poème ironique et révolté, n'ayant dans notre langue que les *Châtiments* de Victor Hugo pour pendant.

Oui le mot de Patrie doit jaillir de tous les cœurs aux heures suprêmes !

Sœur d'Alsace, petite sœur attristée que ton fardeau accable, marche toujours, en le murmurant.

Il te donnera la force et le courage.

Et nous tous qui vivons l'exil de notre rêve, en un monde où l'action n'en est pas la sœur, suivant la belle parole de Baudelaire, à ceux qui nous demandent vers quel but nous cheminons à travers les épreuves, nous répondons, comme toi : *Ad Patriam!*




1207
MÉDAILLÉ
5545





VUE DE L'ÉTABLISSEMENT DE LA BÉNÉDICTINE
DE L'ABBAYE DE FÉCAMP


LIQUOR
D.O.M
Le Directeur
A.L.
VÉRITABLE LIQUEUR BÉNÉDICTINE
Marques déposées en France et à l'Etranger
A. Legrand aîné
BÉNÉDICTINE
(2275·95)
T. HERLUISON-ROUEN



SEYSSES

LE RETOUR

Quand, du Paradis chassé par le Maître impitoyable, Adam, sur le seuil du jardin enchanté dont il n'emportait

que le rêve, dit à Dieu, l'orgueil qui lui restait dans l'âme de savoir maintenant aimer, en ces vers, si vous voulez ;

De tes vaines rigueurs la tendresse nous venge
Et le baiser vaut mieux que ton morne séjour ;
Allume, triste Dieu, le glaive de l'Archange
Garde ton Paradis, nous emportons l'amour !

Il enferma dans cette seule pensée, toute la douceur secrète des humaines destinées que déplorent seulement ceux dont aucun amour fervent n'a consolé les détresses. Il n'est de maux si cruels, que ne compense la douceur de se donner tout entier à un être qu'on aime et de douleurs dont un baiser ne contienne l'immortelle rédemption et le rapide oubli.

Voyez plutôt ces deux amants que la vie a un instant séparés, qui ont connu la douleur mutuelle de l'absence et de l'exil et qu'une pitié du Sort rapproche enfin après les lentes attentes, après les heures sans fin de la solitude. Je ne sais rien de plus cruel que ces déchirements du cœur où notre chair aussi est déchirée et meurtrie dans ce qu'elle a de plus subtil et de plus douloureux. Que de larmes ont coulé, sans doute, sur ces joues pleines de jeunesse, comme s'épanche la rosée sur les roses ! Que de sanglots ont gonflé ces poitrines où le désir respire, où mûrissait la moisson des tendresses infinies et mortelles hélas ! Qui

dira de quelles angoisses ces mains se sont tordues dans le vide, de quels baisers inutiles encore ces bouches ont fatigué l'air indifférent !

Mais voici que le supplice a cessé, que le martyre a dit son dernier mot et jeté sa dernière plainte.

Maintenant, dans les bras l'un de l'autre, en une étreinte où se confondent leurs âmes, ils se tiennent embrassés buvant leurs souffles à la même coupe de leurs lèvres unies, savourant la tiédeur mutuelle de leur corps sans vêtements, enlacés comme les ormeaux sous la caresse des vignes folles, chairs ne faisant plus qu'une chair, couple ne faisant plus qu'un être, ivres de la même volupté, oublieux des mêmes tourments.

Et, en cet instant divin qui les rend l'un à l'autre, plus de joie contient qu'il n'avait tenu de souffrance dans les années peut-être où ils s'étaient cherchés sans se rejoindre, où l'amertume des destins les avait désunis, quand l'un et l'autre disait avec le bon poète Théophile Gautier :

La colombe exilée
Pleure et songe à l'absent.
Mon âme pleure et sent
Qu'elle est dépareillée.

Rarement en un groupe d'une intensité de sentiment aussi grande, fut montrée cette délicieuse image du bon-

heur que seul donne ici-bas l'amour. Le bon sculpteur Jean Baffier nous avait aussi montré autrefois, un jeune homme et une jeune femme, — tels ceux-ci — également enlacés et la bouche sur la bouche. Très ingénieusement il avait appelé cette jolie composition : Le *Paradis sur terre.*

Oui, le seul « Paradis sur terre », c'est l'Amour qui nous le peut donner, avec ses saintes désespérances et ses sublimes joies, l'Amour qui porte son flambeau plus haut que le glaive flamboyant dont nous fut fermé le jardin des antiques délices, quand l'homme ignorait la douleur, mais ignorait aussi la volupté immense des joies qu'on achète en souffrant !





MORLON

LE VIN

En une pose triomphante, repoussant de son pied dédaigneux, les roses en bouquet que lui apportait peut-être l'amour, assise sur un coussin et les deux jambes nouées

au jarret, elle élève une main au-dessus de sa tête et de l'autre, tient une coupe où ses lèvres viennent de boire le baiser divin de la gaîté. C'est l'âme du Vin ! Elle est la chair auguste et majestueuse que revêt la beauté des lignes, qu'ennoblie l'harmonie des formes, qui devient un poême aux strophes immortelles, sous le sceau d'un Dieu, et que l'artiste fait marbre pour en assurer la durée. Au sang même de la vigne féconde elle a pris le sang vibrant qui court dans ses veines et met, sans doute, à ses belles lèvres de pourpre, l'antique Evohé qui enivrait les filles de Bacchus. Mais que nous importe où sa bouche a puisé cette ferveur joyeuse, et ses regards ce feu qui les éclaire sans les consumer ! Elle est pour nous, bacchante ou simple mortelle, l'image sacrée de la femme nue faite pour l'adoration des sculpteurs et des poètes de tous les temps.

O belle image de la bacchante antique, en qui vivait l'âme du vin, voici ce que je chante, devant ta cruelle beauté qui dédaigne, sans doute, mes soupirs, comme elle a dédaigné ces roses inconnues :

Femme, ta coupe a soif et cette vigne est mûre,
Viens-t'en la vendanger aux chansons des oiseaux.
Atteint par ton regard, mon cœur en vain murmure.
Voici que le raisin pleure sous les ciseaux.

Je veux en la baisant, dénouer ta chaussure
Et que, sur mon trésor, dansent tes pieds jumeaux.
Voici que le raisin croule dans les tonneaux
Et que mon cœur n'est plus rien qu'une meurtrissure.

Vendangeuse d'amour, être doux et puissant,
Ta coupe d'or boira la pourpre de mon sang.
Lorsque tu m'apparus et que ta chevelure

Secouait des parfums dans l'air tiède du soir,
J'ai senti dans mon sein s'ouvrir une blessure...
Voici que le raisin saigne sur le pressoir.

Mais crois-moi, ramasse ces roses, qu'elles meurent, du moins, sur ta poitrine, après y avoir aspiré le parfum divin des baisers et l'arome des caresses et le divin pouvoir de l'amour, que je puisse dire à la plus belle :

Heureuse cette fleur, bien qu'en un soir fanée
Que sèche sur ton sein, la chaleur de ton sang,
Que ton souffle rythmé berce, doux et puissant,
Aux splendeurs d'une mer de lait abandonnée.

Ta main blanche l'étreinte sur ta peau satinée
Qui boit avidement son parfum languissant.
Je l'aime cette fleur, et la baise, en pensant
Que nous avons, tous deux, les mêmes destinées.

Quand ton bras nonchalant à tes pieds laisse choir
Le bouquet qu'en rêvant, vers l'abîme tu penches
Ramasses-tu la fleur qui t'embauma le soir ?

Ramasse-tu le cœur tombé de tes mains blanches ?
— Femme, foule en chantant, ces roses sous ton pied...
Mais garde que l'amour t'apprenne la pitié !









Mlle ITASSE

BACCHANTE

Sur un coin de roc dont quelques lichens terrestres amortissent à peine les rudesses, sur une jonchée de pampres et de grappes déchirées, la Bacchante a couché les belles formes harmonieuses de son corps, un bras relevé autour de sa tête souriante, même dans le demi-sommeil, laissant, de

l'autre, choir une coupe vide d'où ruissellent des gouttes de pourpre pareilles à du sang. Et dans l'abandon de cette pose on ne sait qu'admirer davantage, la souplesse vivante des contours, la noble saillie des seins tendus vers les baisers chargés de parfums de l'air, la grâce tentante de sa bouche, l'abondance voluptueuse des chairs jeunes et triomphantes, Et c'est un devoir pour l'Amour de se venir extasier aux pieds de cette image de la Femme dans l'épanouissement de ses charmes, dans la gloire de sa beauté nue.

Mais s'il m'en veut croire, il ne boira pas à la coupe où demeure encore un peu de la troublante liqueur versée par Bacchus.

Chez l'homme, en effet, ce dernier Dieu n'est pas tant aimé de Vénus que les chansonniers, légèrement épicuriens et Anacréontiques, le veulent bien dire. Il est plein de trahisons pour nos fragiles tendresses et ne semble convier à la douceur des baisers que nos dangereuses compagnes, dangereuses et sans défense quand il les a grisées de son jus divin.

Si donc, lui aussi à mordu à la grappe qui fait mieux chanter qu'aimer, qu'il se contente d'exhaler un hymne

religieux à la Beauté sans vêtements, telle que cette figure d'un si puissant charme la fait resplendir devant nous.

Te Deam laudamus ! en ta gloire éternelle,
O Beauté dont la gloire a traversé les cieux,
Brûlant d'un sillon d'or l'éther silencieux,
Comme les feux sacrés que la Nuit porte en elle.

Te Deam laudamus ! vers ton être vainqueur,
Comme un parfum tremblant d'encens ou de cinname,
Des adorations s'envolent de mon âme,
Et de lents hosannas s'exhalent de mon cœur.

Te Deam laudamus ! tout est cendre et fumée,
Hors l'éclat de ton corps plein de rayonnements,
Et dans le cours obscur des rapides moments,
Il ne m'est souvenir que de t'avoir aimée.

Te Deam laudamus ! La majesté du lis,
L'orgueil des orients sur leur route pourprée,
La splendeur de la mer par les couchants dorée,
Inclinent devant Toi leurs charmes abolis.

Te Deam laudamus ! Beauté, vivante image
De la Femme que pare encor sa nudité,
O gloire de la Forme où Dieu mit la clarté
Et que salue, en nous, un immortel hommage !

Souvenir mystérieux et doux des belles nymphes antiques promenant la splendeur de leur jeunesse immortelle

dans la profondeur des bois sacrés, ou parmi les vendanges fumantes, ensanglantant leurs lèvres charmantes aux treilles ensoleillées, spectre adorable du plus beau rêve qu'aient jamais fait les poètes et les artistes ! Beauté de la femme nue, éternelle maîtresse de nos yeux et de nos cœurs, *Te Deam laudamus !*





DEBIENNE

ERIGONE

Accoudée sur le cep nourricier de la gaîté humaine, au tronc noueux, les bras se mariant près de l'oreille et soutenant le thyrse où pend la grappe mûre, un sourire im-

mortel aux lèvres, dans l'orgueil de sa nudité triomphante. Erigone nous dit la splendeur joyeuse des bacchantes passées, quand la vendange sonore enchaînait des léopards domptés au char du divin Bacchus. Et, devant nous, rien qu'à contempler son image, se déroule le magnifique cortège qui accompagnait les tonnes pleines et soulevait, dans l'air, un immense Evohé ! Lasse, sans doute, de cette promenade bruyante à travers les vignes ensanglantées, elle est venue ici pour y goûter un moment de repos, pour y attendre peut-être le faune amoureux dont les pieds fourchus chancellent en chemin. Autour d'elle, bien loin cependant, l'écho répète encore :

Evohé ! — C'est le temps où la vigne blessée
D'un sang jeune et fumant teint le coteau vermeil,
Et, des voiles flottant des brumes caressée,
Cache ses flancs meurtris aux baisers du soleil.

Evohé ! C'est le temps où la chanson du cuivre
Sonne, sur les chemins, l'appel des vendangeurs,
Où le vin tiède encor dont la foule s'enivre
Fait les vieillards joyeux, et les jeunes songeurs.

Evohé ! C'est le temps où les filles robustes,
Sous les jours amortis où l'automne s'endort,
Jusqu'au tronc noir des ceps penchant leurs nobles bustes,
Font pleurer, sous l'acier, la grappe aux larmes d'or.

Evohé ! C'est le temps où descend sur le monde
L'oubli des jours mauvais et des tristes amours,
Puisqu'au sein patient de la vigne féconde
L'homme boira la paix et le rêve toujours !

Evohé ! C'est le temps où passe sur la terre
Bacchus, des cieux mortels nous montrant le chemin,
Assis aux flancs rayés d'une jeune panthère,
Et fouettant l'air sonore un thyrse dans la main !

Nos modernes vendanges n'ont pas cette splendeur des fêtes antiques où le Dieu du vin était célébré avec d'inoubliables pompes. Et cependant, elles ont aussi leur charme et nos Erigones villageoises, dans le Midi, avec leurs belles chevelures noires, méritent aussi que leur image passe dans un rêve de joie et de volupté.

Le vigneron met dans la tonne,
Mêlés au flot du vin vermeil,
Toutes les chansons de l'Automne
Et tous les adieux du soleil !

O passant mélancolique

Dans le cristal vibrant du verre,
Ecoute rire à belles dents
La vendangeuse peu sévère
Qui gravit le joyeux Calvaire
Où saignent ces pampres ardents !

Mais hélas ! le temps est passé à jamais des belles vendangeuses nues qui révélaient aux regards la jeunesse vibrante de leurs formes et le secret admirable de leur beauté !









RIVIÈRE Théodore

LOÏE FULLER

Oh ! l'aimable fantaisie que vous avez eue, mon cher compatriote, d'immortaliser, en une image plus durable que tous les trésors de Tanagra, cette géniale créature qui ressuscita la danse, qui enthousiasma tous les vrais artistes et tous les poètes, et qui se nomme Loïe Fuller ! Comme vous avez bien saisi l'envolement des étoffes qu'elle ouvrait et refermait autour de soi, comme de

grandes ailes, dont elle faisait, tour à tour et suivant ses caprices, les voiles d'un mystérieux navire et les corolles d'une fantastique fleur, agitant d'une grâce ineffablement voluptueuse, animant d'une âme féminine, ce miracle de couleurs semblant volées au velours d'un papillon ou aux grâces aériennes d'un arc-en-ciel ! Je la revois encore dans ses premières apparitions, sur le fond noir qu'elle emplissait de l'envergure endiablée de sa danse, balançant ses jupes invraisemblables qui devenaient tout à coup des voiles ou des ailes, tige vivante d'une immense rose qu'incendiaient tous les rayons de l'aurore. Il y eut des imbéciles qui ne virent, en elle, qu'une saltimbanque. Moi, je l'ai beaucoup connue, et je pense, comme vous, comme Alexandre Dumas qui l'admirait profondément, que ce fut tout simplement une des plus grandes artistes de ce temps-ci.

Elle était un peu vieillote la danse qu'on nous servait toujours. Je ne veux dire aucun mal de l'art classique qu'on professe à l'Opéra, et de la souffrance que j'éprouverai toujours à voir une femme marcher et sauter sur les pointes, en une pose exclusive de tout abandon, c'est-à-dire de toute grâce. Je ne voudrais pour rien au monde, contrister de charmantes ballerines qui se donnent grand mal et arrivent à un incontestable talent. Je dois à la justice de dire, d'ailleurs, que, sur les autres scènes, Mariquita,

qui est aussi, dans son genre, une artiste de génie, avait introduit une chorégraphie autrement vivante, moins conventionnelle, ayant un peu de poésie personnelle et d'imprévu.

Mais Loïe Fuller avait vécu certainement dans un autre rêve.

Et ce rêve elle l'a réalisé, au prix de sa vie. Car, en ces exercices admirables, elle a donné plus que ne le pouvaient les forces humaines. Qui ne l'a vu tomber, haletante, épuisée, en rentrant dans la coulisse, un moment galvanisée par les rappels et par les bravos, retrouvant le courage d'aller saluer le public, puis retombant à demi évanouie, sur le premier meuble venu, ignore ce que la femme peut contenir d'énergie et de courage.

Et ce n'était pas le dernier mot d'un art qu'elle avait inventé, qu'elle voulait mener plus loin que ces exhibitions prestigieuses, que ces pas purement plastiques sur des airs indifférents. Elle avait conçu des pantomimes, de véritables tragédies mimées où toutes les ressources nouvelles de lumière et des voiles transparents étaient utilisés pour de véritables effets de scène. Dans sa *Salomé*, qu'elle donna et où j'eus l'honneur d'être avec mon ami Gabriel Pierné, son collaborateur, elle ne put que réaliser bien imparfaitement son idée, et si elle n'apparut pas

avec plus d'éclat, c'est que nous l'avons, l'un ou l'autre, trahie malgré notre bonne volonté. Mais, quand elle racontait son sujet, avec de justes tons et dans un anglais que Shakespeare, lui-même aurait je crois difficilement compris, elle était d'une éloquence inouïe et nous étions vraiment confondus.

Qu'est-elle devenue maintenant ?

Refera-t-elle parmi nous, une apparition triomphante, avec quelque perfectionnement encore de sa première imagination ?

Ou bien ne nous restera-t-il, de tout cela, qu'un rêve que, seule, d'ailleurs, et malgré ses imitatrices, elle sut réaliser ? Je n'en sais rien, mais vous avez bien fait, cher grand artiste de Toulouse, de fixer ce rêve en une expression durable, en un chef-d'œuvre impérissable et qui paiera, d'un peu de gloire, cette trop rapide carrière d'une enfant de Bohême que le génie avait baisée au front.



MONCEL

VERS L'AMOUR

Est-ce Daphnis et Chloë ? Est-ce Myrtil et Glycère ? Mais les noms charmants de l'Eglogue antique, de la bucolique Virgilienne chantent, malgré nous, à notre oreille, devant ce groupe charmant de deux amants qui

s'ignorent, qui goûtent l'obscur douceur de s'aimer sans le savoir encore, qui connaissent déjà la première des joies immortelles que nous donne une mutuelle tendresse. Les yeux perdus dans son rêve, elle écoute les mots qu'il lui murmure plus près de la bouche que de l'oreille, comme il convient pour de telles paroles, à moins qu'elle écoute seulement son silence plus éloquent que toutes les paroles.

Ceux-là n'ont pas entendu encore le poète chanter :

Hélas combien frêles choses
Sont les plaisirs et l'amour !
Un peu de vent sur les roses
Le court éclat d'un beau jour.

De leur douceur souveraine
Que pouvons-nous retenir !
Presque rien : une ombre vaine
Une idée, un souvenir.

Et plus on va, plus la trace
Se perd au cœur oublieux ;
Plus l'aile du temps efface
Le sillon des jours heureux !

Amour ! Amour, ton délire
N'était fait que pour le ciel
Et non pour les cœurs de cire
De l'habitacle mortel.

Ou bien soupirer encore :

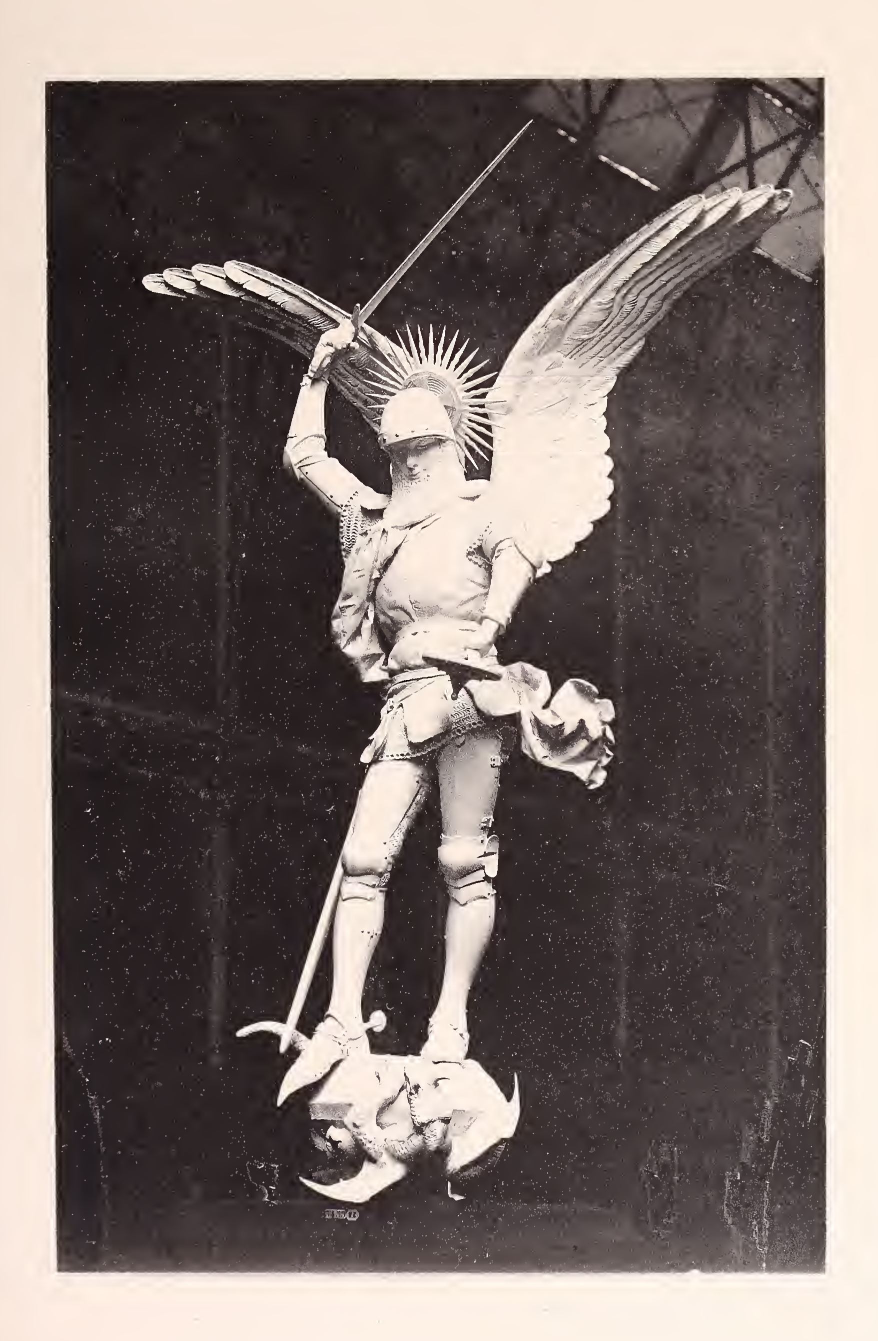
Si le vrai bonheur, au terrestre empire,
Est le doux moment où deux jeunes cœurs
Epris tous les deux d'égales ardeurs,
Au livre d'amour s'entendent pour lire.

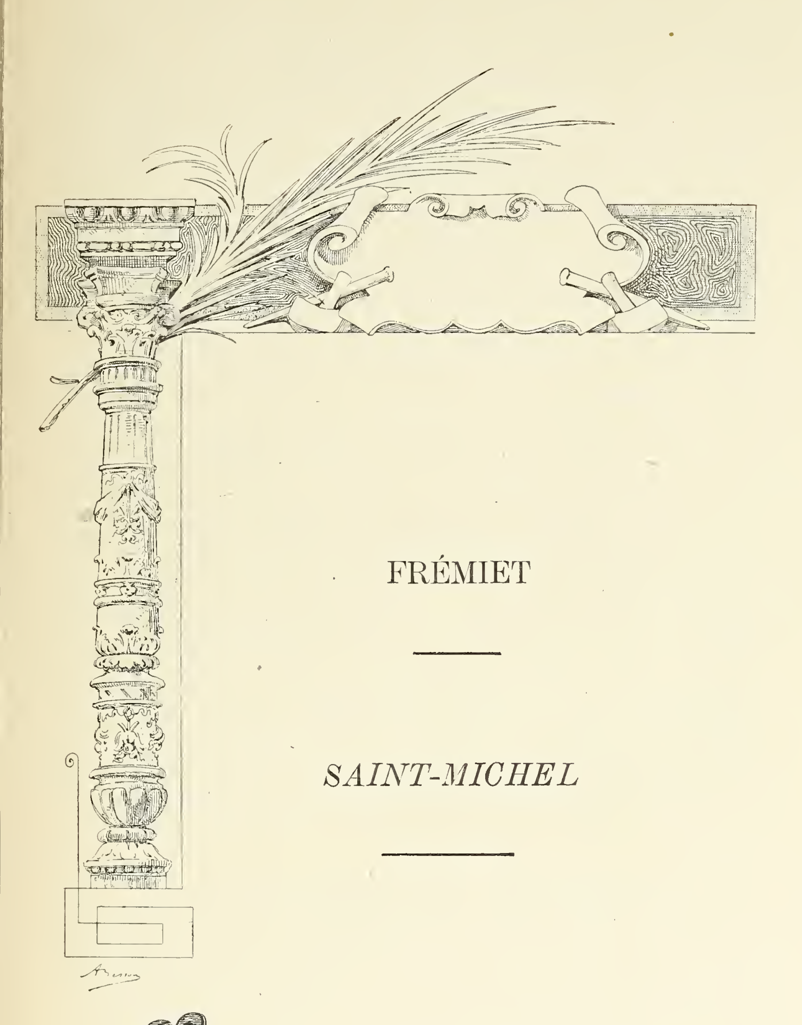
Pourquoi, quand l'un d'eux veut le livre clore,
Soit, par lassitude ou désir de mieux,
Voit-on, aussitôt, l'autre malheureux,
Au livre d'Amour vouloir lire encor !

Au fait, ne croyez pas que ces jolies pensées en rimes d'une saveur si exquise soient de moi. Je les ai lues autrefois dans un volume d'Auguste Barbier trop peu connu, et, depuis, elles ont toujours chanté dans ma mémoire. Pourquoi me reviennent-elles devant ce tableau des premières amours, ignorantes encore des déceptions de la vie ? Sans doute par cet instinct de constate qui est en nous, par cette puissance de divination qui empoisonne nos impressions les plus pures, en nous montrant l'hiver ouvrant déjà son aile lointaine de neige sous les voiles embaumés du Printemps. Certes ces deux amants qui ne sont encore qu'aux premiers pas dans ce chemin, fleuri de roses puis d'épines de l'amour, n'entendent, Dieu merci, rien à cette cruelle sagesse que nous est venue de souffrir. Ils croient immortel le sentiment qui les porte l'un vers l'autre, qui unit leurs deux cœurs dans un même battement, qui bientôt joindra leurs bouches dans un même baiser.




MEDAILLE
3690





FRÉMIET

SAINT-MICHEL

Le voici dans son héroïque armure, le beau vainqueur du dragon, le libérateur des âmes, sous son casque au cimier étoilé et d'où jaillit un rayonnement, ouvrant toutes larges ses belles ailes de lumière, ailes d'aigle et de

cygne tout ensemble, immaculées et intrépides ; il élève, dans sa main, le glaive vengeur et ses deux jambes chaussées de fer se rapprochent comme celles des oiseaux qui vont prendre leur envolée. A ses pieds le dragon grimace et accroche sa griffe mortelle au piédestal qui supporte le Bienheureux.

Le grand artiste dont est cette œuvre remarquable, a toujours excellé à rendre une idée dans ses évocations plastiques, ce que les sculpteurs se donnent rarement la peine de tenter. Ainsi, dans sa *Jeanne d'Arc* équestre, laquelle demeure pour moi la meilleure que nous possédions, la très apparente opposition, entre la monture, puissante et la grêle apparence de l'héroïne, nous fait bien assister au triomphe de l'Esprit sur la Matière et jamais ce triomphe ne fut plus simplement et plus noblement exprimé.

Ici encore assurément la plus grande opposition entre la taille du saint et celle de son monstrueux ennemi est pour nous indiquer que le Mal et le Laid ne sont que des accidents sans grandeur auprès du Beau et du Juste. Ce dragon est peut être parent du serpent qui pouvait mordre Eve au talon, mais qui ne put empêcher, dans l'humanité, l'éclosion et la grandeur de l'Amour, consolateur des paradis perdus.

Car ce que représente ce Saint Georges, c'est assurément la victoire de l'Ame sur la Chose, le combat triomphant de la lumière éblouissante avec l'ombre rampante dont l'aurore nouvelle a toujours raison.

Il apparaît ici tel que l'Aurore, tel que la Lyre, tel que tout ce qui délivre et relève. Il a le flamboiement du soleil montant radieux au bord du ciel quand

A l'horizon perdu dans les frissons de l'air,
Comme un fleuve lacté, la lumière s'épanche,
Sur les coteaux légers, que baigne son flot clair,

ou bien encore :

Quand, pareil aux roseaux qu'atteint le flot montant,
Le peuple des vivants s'ébranle dans l'espace,
Et, couché sous le poids de la vague qui passe,
Vers des buts inconnus se disperse flottant.

Inquiet encore du jour qui va venir, encore se débattant sous l'aile incertaine des ombres. Mais voici que le soleil radieux monte des profondeurs lointaines de la mer. Comme Saint Georges, en cette noble image, il porte, à son casque, un éblouissement de feu et son premier rayon déchire la nuit comme le fer d'une épée. Puis ce sont des ailes de lumière qu'il épanouit dans l'espace et voici que le troupeau des mauvais rêves s'enfuit, que le dragon

qui gardait le trésor criminel des mauvaises pensées agonise sous son pied de fer.

Et c'est, dans le monde entier, comme un hymne de délivrance.

Ce que j'ai cherché surtout, dans cette admirable figure, c'est moins son caractère légendaire, si intéressante que soit la recherche qu'en a faite l'artiste, que je ne sais quoi de plus haut et de plus grand, de plus général et de plus absolu qu'elle me semble comporter et qui en fait le symbole immortel de toutes les victoires du Beau sur le Mal, de la Clarté sur le Néant !





MÉGRET

SOLITUDE

Alors elle est vraiment seule, et par une égoïste coquetterie, elle a dépouillé le poids inutile de ses vête-

ments, allongé son beau corps en cette pose exquise qui en développe, en un charme voluptueux, les grâces souples et les juvénilles harmonies, et, sœur lointaine, innocente j'en suis convaincu de Narcisse, elle se contemple seule, avec une complaisance marquée, promenant son beau regard pur sur le développement nacré de ses hanches, et le laissant glisser jusqu'à ses jolis pieds pareils à des coquillages roses. Et où serait le mal je vous prie? Vous a-t-il déplu jamais que la Femme vraiment belle ait conscience de sa beauté ? La suprême fierté qu'elle en ressent est un tribut payé, par elle, au goût et à la justice. Il y avait bien des gens pour s'indigner que Victor Hugo eut quelque orgueil, sans se demander s'il n'avait pas raison ? Morbleu ! les droits de la Beauté sont bien égaux à ceux du Génie lui-même. La Beauté de la Femme c'est l'œuvre la plus parfaite du génie de Dieu, tout simplement.

J'ai même un regret pour cette jeune personne dont les joies me paraissent tout à fait justifiées. Aucun miroir ne reproduit, pour elle, les traits charmants de son visage, la grâce de son sourire, le joli dessin de son oreille, les contours exquis de sa bouche, le charme de son regard, l'exquisité de sa coiffure que je devine d'or clair sous le mensonge de blancheur du marbre. Elle a vraiment eu

tort, pour son propre plaisir, de se contenter d'un banc de sable, pour y tendre ses jolies mains, l'une allongée, celle-ci harmonieusement recourbée, au lieu de choisir le bord d'une fontaine qui eut refleté, pour ses propres yeux, tous ces enchantements. Et, sans doute, des fleurs seraient montées de cette rive, jalouses et pour rapprocher leur reflet du sien.

Un poète, ou quelque faune, suivant le temps, ou encore quelque berger échappé d'une Virgilienne bucolique serait venu tout doucement, à travers le feuillage obscur, glissant un regard indiscret et aurait bercé, sans se montrer à elle, comme le rossignol qu'on n'aperçoit guère sous la feuillée, sa rêverie de quelque chanson, celle-ci si vous voulez :

Dans les vergers éclatants
Qu'un matin joyeux colore,
Venez admirez la Flore
Odorante du Printemps ;
Pour qu'en ma chanson renaisse,
Dans ce décor enchanté,
L'éclat de votre Jeunesse,
L'éclat de votre Beauté.
— Dans les grands jardins qu'arrose
Avril, de ses derniers pleurs,
J'ai vu les pêchers en fleurs
Et j'ai cru voir vos couleurs :
Ils étaient en neige rose !

Le long des gazons frileux,
Vos seuls appâts pour toilette,
Dans l'œil de la violette
Venez mirer vos yeux bleus,
Pour que la floraison frêle
Qu'emportent les aquilons,
S'effeuille, comme sur elle,
Dans l'or de vos cheveux blonds.
— Dans les grands jardins qu'arrose
Avril, de ses premiers pleurs,
J'ai vu les pêchers en fleurs,
Et j'ai cru voir vos couleurs :
Ils étaient en neige rose !






HERO ET LEANDRE



GASCQ

HÉRO ET LÉANDRE

O poème immortel des immortelles amours !

Nulle légende n'est plus belle assurément, dans l'antiquité si féconde en légendes admirables, que celle de ces deux amants que reunit une longue traversée, qu'une mer entière emporte l'un vers l'autre, que le flot berce

jusqu'au lit où s'apaisera enfin le feu de leurs mortelles tendresses. Mais, non plus jamais, artiste ne la fit revivre plus heureusement dans le marbre qu'en ce beau relief si justement admiré.

Tout y est, en effet, trouvaille sculpturale : l'abandon du corps de Léandre à bout de forces et cramponnant ses mains mourantes au rocher, la pose éperdûment amoureuse qui lui donne la force de tendre encore ses lèvres vers celles de sa bien-aimée, la tendresse éperdue qui incline celle-ci vers lui et met, dans sa main, la main inerte de son valeureux amant. Oui, tout est heureux dans cette belle invention du statuaire, le décor qui enveloppe les deux personnages d'une rocaille où le flot vient briser son écume, le mystère de la grotte naturelle qui enferme, dans un douloureux bonheur, ceux que plus rien ne peut désormais désunir.

Et rien n'est indifférent dans cette noble image qui nous montre le pouvoir de l'amour dominant le souci même de la vie et la Mort bravée pour cette chose infinie qu'est la douceur du baiser.

Écoutez ce que chante autour de ces fous sublimes, la grande voix du vent et celle de la mer.

— Aimez et mourez, vous les amants des éternelles tendresses. Vous aurez mesuré le sombre abîme de la mer

et du ciel, ayant connu toutes les joies de l'azur et toutes les douleurs du gouffre !

— Aimez et mourez, vous qui avez épuisé la coupe divine des délices et vidé le calice amer des désespoirs !

Et, déjà déliée de son corps que la vague a meurtri, l'âme de Léandre chante aux lèvres d'Héro :

J'adore ta beauté pour ce qu'elle me tue,
Terrassé que je suis par son charme mortel,
Pygmalion qui meurt aux pieds de sa statue,

Prêtre dont le sang coule aux marches de l'autel.
Ni le rêve cruel d'où jaillit Galatée,
Ni le Dieu des martyrs n'eurent un pouvoir tel

Que celui dont languit mon âme épouvantée.
J'aime et je hais le joug qui déchire mon front,
La flèche douloureuse en mon flanc arrêtée,

La souffrance où mes jours, pour toi, s'épuiseront,
Comme un lac se tarit sous le soleil farouche :
J'aime jusqu'aux tourments dont je sentis l'affront

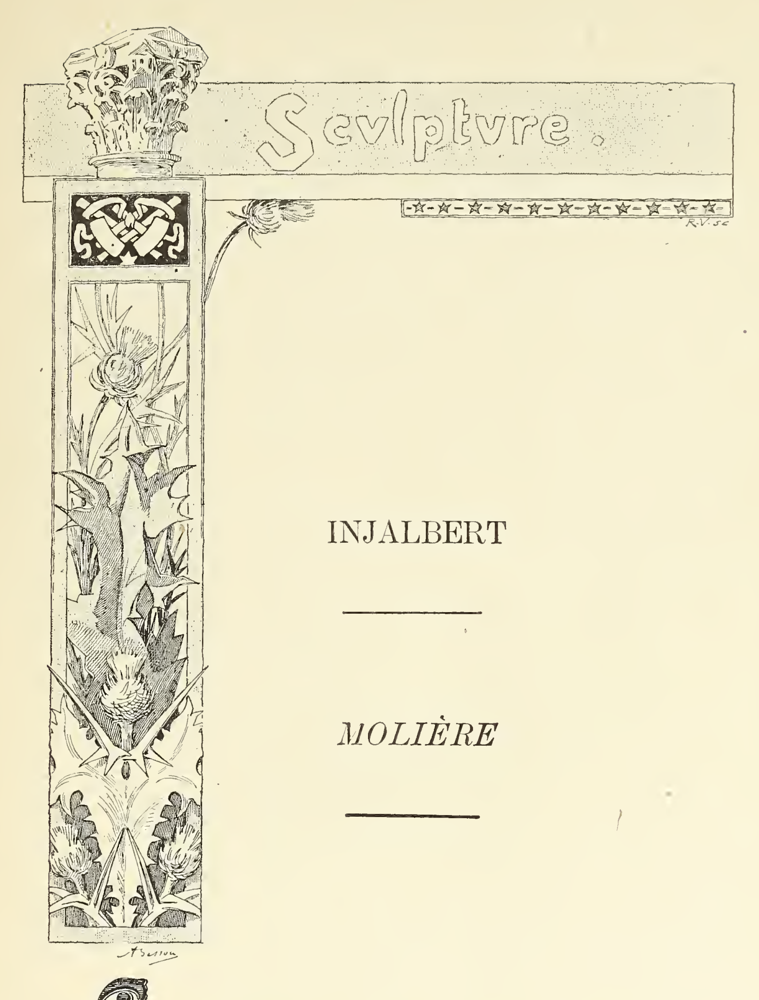
Et je bois le trépas, enivré, sur ta bouche !
De Toi tout m'est sacré ; car la fleur des antans,
Que ton pied la meurtrisse ou que ta main la touche,

Penche sur mon cœur mort ses rameaux éclatants !
Par toi s'est consumé le meilleur de ma vie,
L'ardeur de mes étés, l'espoir de mes printemps.

Je ne regrette pas la jeunesse ravie
Par l'inutile amour qui m'attache à tes pas
Ce destin me suffit de t'avoir bien servie.

Et puisque vient à moi le spectre du trépas,
Je lui dis : Que veux-tu? mon âme est envolée.
Pour de meilleurs destins, ne la rappelle pas !





INJALBERT

MOLIÈRE

C'est à Pézenas qu'est destiné cet intéressant morceau où s'est complu le ciseau d'un des maîtres contemporains, à Pézenas qui se réclame de Molière comme Montpellier de Rabelais.

Une jeune fille aux hanches rebondies dont on devine la noire chevelure sous le mensonge du marbre, un poing flanqué sur la taille, alerte sous sa jupe un peu trop longue pour notre naturelle curiosité, tend des fleurs du pays au grand poète. Mais celui-ci, de son regard impassible, de son œil surhumain, semble fouiller l'infini et regarder, cette fois-ci, plus haut que les hommes.

Certes il en a le droit.

Nul ne les connut mieux et n'eut une raison meilleure de chercher et de rechercher, plus haut, une compagnie plus faite pour son génie et la grandeur de son rêve. Et cependant Molière à qui, dit-on, l'amour même n'épargna pas ses trahisons, qui approfondit l'âme perverse de Tartuffe et n'ignora aucun des ridicules de l'humanité, demeura dans sa vie admirablement bon, clément et fraternel pour elle. C'est en quoi, il demeure une des plus sympathiques figures, en même temps qu'une des plus grandes, du siècle auquel se mesura l'âme Française, dans son développement le plus merveilleux. Certes, il y a peut être plus de mélancolie que de gaîté dans ce noble visage, plus de pitié hautaine que de raillerie dans cette bouche fine et bonne d'expression en même temps. On sent que l'auteur de tant d'œuvres qui nous font rire a dû quelquefois pleurer !

Console-toi cependant, Molière, dans la sincérité de notre culte et dans la piété toujours vivante de notre souvenir. Tu domines ton époque de toute la supériorité d'humanité profonde qui était en toi et que La Fontaine, seul, a peut être, connue au même degré, mais gâtée par un égoïsme que tu ne connus pas.

Accepte ces fleurs sauvages que te tend une belle fille, toi qui sus quelquefois chanter l'amour en vers si ingénieux tout ensemble et si émus, car je sais telle déclaration dans une de tes comédies qui est un délicieux morceau de pure tendresse. Que l'hommage de cette passante inconnue te console des parjures de l'Amour !

Tu as d'ailleurs à tes pieds un serviteur fidèle, un gardien zélé qui ne laissera jamais l'outrage monter jusqu'à ton front que le laurier couronne, ce satyre aux pieds fourchus, à la barbe moqueuse, à la pose impertinente qui symbolise le rire et le pouvoir que le génie exerce sur les sots.

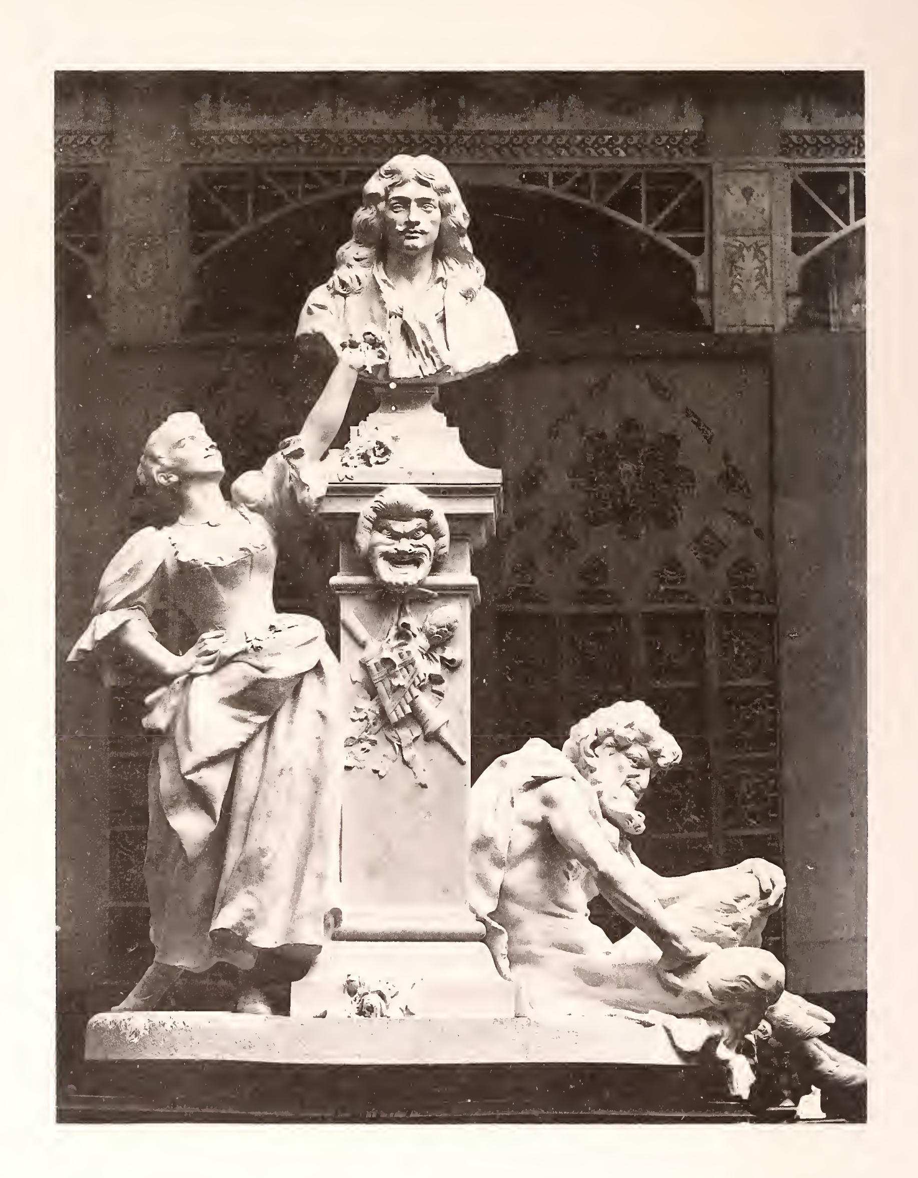
Peut-être aussi symbolise-t-il, l'élément rustique, idyllique d'un hommage qui t'attend dans un des plus beaux paysages de France, en un pays béni des Dieux où l'âme Latine n'a pas abdiqué encore et qui est demeuré noblement païen.

Car, tu fus de la race de Plante et de Térence, comme

nos meilleurs écrivains français, comme tous nos écrivains de race, c'est-à-dire enfants d'Horace et de Virgile, et certainement Auguste t'eût protégé plus encore que notre Louis XIV qui fit mourir le doux Racine de chagrin, ce qui fut bien le plus grand crime d'un règne qui n'en manqua pas.

J'irai te revoir à Pézenas, ô Molière, dans quelqu'une de ces promenades à travers mon cher Midi, qui me sont la consolation d'en vivre souvent si loin. Et cependant que dans le feuillage gris des oliviers poudreux chanteront les cigales, j'écouterai l'écho lointain de ta sagesse, ô maître qui connus si bien les hommes et qui gardas cependant le courage de les aimer !





CENTENAIRE DE BALZAC

PAR

A. MARQUET DE VASSELOT



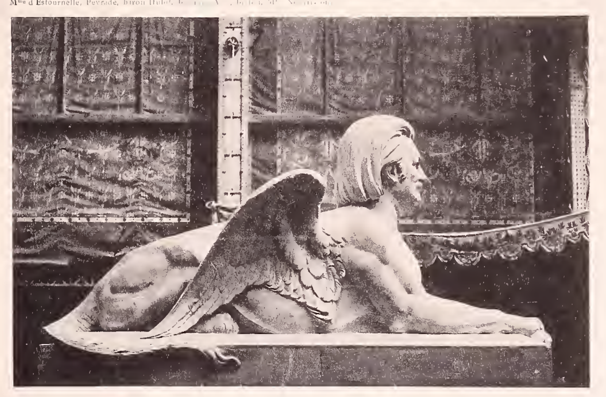
COMÉDIE HUMAINE

PARIS (ÉTUDES DE MŒURS)

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE. — ÉTUDES PHILOSOPHIQUES



Côté droit : Balzac, Joueurs de [illegible], L[illegible] Lambert, S[illegible], Raphaël, Frenhofer, [illegible], P[illegible], Gabriel, de M[illegible], duchesse de Langeais, Mme de Beauséant, l'abbé Loraux, [illegible], Mme Vauquer, Père Goriot, [illegible], Mme de Restaud, Mme de Nucingen, Gobseck, [illegible] Rastignac, Corentin, [illegible] Herrera, Mme d'Estournelle, Peyrade, baron Hulot, [illegible]



PROVINCE (ÉTUDES DE MŒURS)

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE. — VIE DE CAMPAGNE — ÉTUDES MILITAIRES ET ANALYTIQUES



Côté gauche : Cousine Bette, Mme Marneffe, Vervelle, Cousin Pons, Schmucke, Crottat, [illegible], Ragon, Popinot, Camusot, Julie d'Esgrignon, M. Blondet, Modeste M[illegible], Père Grandet, Eugénie Grandet, l'abbé Chaperon, Mme de M[illegible], M. de Mortsauf, Séchard, David Séchard, Jérôme Séchard, Mathias, l'abbé [illegible], Mme de l'Estorade, M. de M[illegible], [illegible] Rochefide, Fourchon, Dr Benassis, Mme Graslin, l'abbé Bonnet, Marche-à-Terre, Fanny, M. de Guénic

FIN DE LA COMÉDIE HUMAINE





MARQUET DE VASSELOT

MONUMENT POUR LE CENTENAIRE DE BALZAC

En une sérénité de sphinx égyptien veillant sur le seuil auguste des pyramides, les yeux tournés vers l'immense désert où le couchant roule des poussières de feu, le mystérieux monstre qui a des mamelles humaines, des

griffes de lion et des ailes d'oiseau, impassible et sans sourire aux lèvres, porte une tête humaine, et, dans cette tête, a pensé un des plus grands cerveaux de l'Humanité.

Ce front large et léonin, cette chevelure rejetée en arrière comme une crinière, ces yeux profonds encore dans leur orbite de pierre, cette bouche despotique surmontant un menton Césarien, et ombragée d'une moustache à la Gauloise, c'est bien le portrait, le plus ressemblant qui ait été fait, dans sa puissance, d'Honoré de Balzac, l'Homère de la Comédie Humaine.

Sur le socle qui soutient l'immense félin à la queue repliée en arrière, deux bas reliefs d'un travail délicieusement délicat, d'une composition singulièrement érudite, d'un arrangement tout à fait ingénieux, font revivre tous les personnages de son œuvre immortel, ce monde qu'il avait observé d'un coup d'œil d'aigle et qu'il poétisa à la mesure de son génie, ouvrier d'un art justifiant cette belle définition de l'Art : « La Nature vue à travers un cerveau humain. »

Oui certes il y mit une rude empreinte personnelle, un secret d'ouvrier, profond à ces figures d'un relief si puissant d'une logique si étonnante qu'elles semblent parfois l'œuvre d'un mathématicien autant que d'un poète.

D'aucuns se sont étonnés qu'un sphinx figurât Balzac dans la pensée de l'artiste.

Et quoi donc de plus mystérieux, de plus en dehors de l'humanité ambiante, que le génie extraordinaire de cet homme qui fut Hésiode et Euclide, imaginatif comme un porteur de lyre et exact comme un manieur de logarithmes, qui ne se contenta pas, dans une œuvre déjà gigantesque, de dépouiller ce monde, Parisiens et Provinciaux, de tous ses voiles hypocrites et de toutes ses pudeurs de convention, mais qui jeta vers l'Inconnu, vers l'Invisible, sur le monde obscur dont nous sommes enveloppés, un regard surhumain, qui fût certainement, parmi nous, le promoteur du mouvement vers les sciences occultes qui caractérise la fin de ce siècle gouailleur et crédule, illogique et sceptique ?

Oui certes celui qui posa un tel problème devant la curiosité humaine toujours affolée d'Infini, mérite de porter le vêtement étrange de granit dont le génie égyptien enveloppait les sentinelles du désert autour des tombeaux des Rois.

Remarquez que ce monument à un but bien plus méritoire.

Immortaliser le souvenir d'un centenaire.

C'est-à-dire constater qu'au bout d'un siècle encore, le tour n'a pas été fait de cet immense génie qui garde, pour revivre, le secret de sa pensée et se contente de nous éblouir de son œuvre.

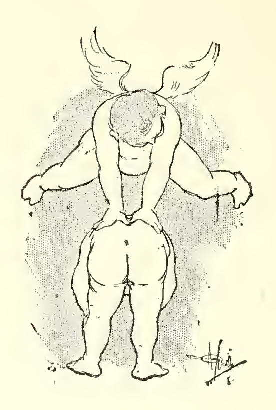
Balzac appartient à la grande famille de ceux qui font éternellement rêver.

Croyez-vous qu'il n'y ait pas autre chose dans Homère que le secret des luttes héroïques des premiers guerriers ?

En quoi nous intéressaient-elles aujourd'hui ?

Non ! Il y a tout un temps résumé dans l'œuvre d'un homme.

Ainsi est l'œuvre de Balzac.





DESBOIS

LÉDA

Calme dans la beauté sereine de son corps,
Où la froide clarté de son âme se mire,
Léda rêve au penchant des coteaux ; elle admire
Son être harmonieux fait de grâce et d'accords.

Ignorant la douleur et rebelle aux remords,
Les poètes, pour elle, ayant brisé leur lyre,
Distraite, elle sourit au tranquille délire
Du beau cygne inconnu dans le pays des morts.

Ainsi fut Léda, tout à l'heure, au bord de quelque étang bien calme où descendait l'image du ciel, parmi les roseaux, rêvant et toute entière abandonnée à son rêve de volupté, cependant que le Dieu aux ailes blanches la contemplait, les flancs battus de désirs. Car

Idole, au cœur d'airain, damnation des justes,
Femme, l'humanité meurt à tes pieds augustes.
Ayant bu le poison mortel de tes baisers.

Les Dieux même, jaloux de tes saintes tortures,
Sont venus, dans tes bras, chercher des sépultures
A leurs désirs vaincus, mais jamais apaisés.

Et c'est ainsi que Jupiter, las du caprice des anciennes métamorphoses a revêtu la forme du cygne vainqueur qui vaincra, par l'attrait de la nouveauté et par quelque curiosité inquiète, l'indifférence de la belle rêveuse. Et, par quels charmes mystérieux a-t-il triomphé de son indifférence hautaine ? la fable ne nous le dit pas; mais voici qu'ils ont connu, l'un et l'autre, les suprêmes délices qui sont, tout ensemble, la Vie ou la Mort.

Jamais, je le crois, le délicieux apaisement des sens qui succède aux joies suprêmes de l'Amour n'a été exprimé avec autant d'intensité voluptueuse que dans cet admirable groupe, une des œuvres les plus puissantes et

les plus parfaites de la plastique contemporaine. Cependant que le cygne tend encore son cou tiède le long de la poitrine triomphante de Léda, celle-ci se recueille, la tête penchée sur les ailes de l'oiseau, et rappelle ces vers de Baudelaire :

Ses bras vaincus, jetés comme de vaines armes.

et ses jambes au pur dessin, sans s'allonger complètement, semblent toutefois se détendre d'une lassitude divine, les épaules charnues et délicates, tout ensemble, semblent pencher sous l'invisible poids des voluptés recueillies et la belle ligne des reins s'infléchit comme un arc à la courbe majestueuse. Et le cygne divin chante à sa maîtresse :

Comme un râle désespéré,
De bête fauve qu'on égorge,
Entre tes bras divins serré,
Des baisers montent à ma gorge.

Mes lèvres ne suffisent plus
A te les jeter sur les lèvres.
Ils m'étouffent — C'est comme un flux
De sanglots, de cris et de fièvres

Qui monte de mon cœur blessé
Et vient se briser sur ma bouche,
Quand, par tes bras nus enlacé,
Chair, chair, ton beau corps me touche.

PORTRAIT

Un jeune maître que celui-là, et certainement un Maître. En un même salon, qui est justement admiré au Champ de Mars, il a réuni les manifestations diverses d'un art toujours élevé, toujours sûr de soi-même, toujours chercheur et imprégné vigoureusement et profondément de pensée. Qui n'a eu comme une évocation d'Holbein, en ses fantaisies sombres, dans cette figure de la *Misère* que le bois incarne, pour ainsi parler, dans sa chair morte et desséchée ? Certes l'artiste qui avait conçu cette image avait, dans l'esprit, les vers célèbres de Villon, et ne peut être suspect d'avoir sacrifié au goût futile des passants contemporains. Ainsi dans son groupe de la *Mort* que le bronze a rendu dans sa sévérité savante, avec le beau relief de ses musculatures, dans la sombre matière qui seule convenait au sujet. Quant à la *Léda*, nous la donnons dans ce livre même, et ce m'est une joie d'en commenter l'impression violemment païenne et voluptueuse. Reste cette figure de marbre d'une exécution sommaire si savoureuse, d'une intensité d'impression si charmeresse et si redoutable à la fois !





Il est des femmes dont on ne saurait contempler longtemps le visage sans une mystérieuse terreur que ne rassure même pas le sourire enigmatique de la Beauté. Quel trésor d'inventions cruelles à notre repos, quels trésors de larmes pour nos yeux, de souffrances pour notre cœur, se cachent sous ce beau front lisse, calme comme l'eau d'un lac dont, seuls, nous éprouvons les tempêtes. Dans ce regard fixe et de mélancolie hautaine, avec je ne sais quelle pitié de nous-mêmes, quel océan de tendresse inconsciemment perfide — car l'Amour ne me fera jamais maudire mes bonheurs — nous attire et nous convie au périlleux voyage ! Et cette lourde chevelure aux reliefs puissants, aux lignes massives, pareille à un casque, ne semble-t-elle pas faire partie d'une armure pour les combats où nous sommes sûrs d'être vaincus !

Ah ! nous sommes loin là des bustes souriants, aux coiffures poudrées des jolies marquises ou des aimables comédiennes que la fin du dernier siècle, très frivole en amour, a immortalisées en des figures de marbre souriantes et avenantes ! Nous sommes loin de la Du Barry ou même de la Pompadour, deux redoutables créatures cependant, à en juger par leur œuvre perverse, mais que l'art de leur temps ne concevait qu'avec des jolies façons de bergères !

Les souffrances d'un âge moins joyeux, l'œuvre immor-

telle des poètes ayant souffert, ont changé cette notion galante de l'Amour. Baudelaire a célébré ces amantes redoutables qui portaient la mort dans leur sourire et dans leur baiser. Et tout le monde, les artistes surtout, ayant le don de l'émotion et de la pensée, ont conçu, à la suite des porteurs de lyre, la Femme sous son aspect véritable, celui de la Fatalité vivante qui charme et ensanglante, tour à tour, les destins de l'humanité.

Les images farouches que l'histoire a faites immortelles se réveillèrent dans le cerveau des maîtres du pinceau et du ciseau.

C'est Dalila, livrant à ses ennemis Samson découronné de sa chevelure.

C'est Hélène, debout sur les murs fumants de Troie.

C'est Judith, endormant sous le couteau le sein gonflé d'amour d'Holopherne.

C'est Circé, plus lointaine, apprenant aux Sirènes leur meurtrière chanson.

Mais, celle que Desbois nous montre ne porte sans doute, aucun de ces noms. Elle est de toute modernité et d'un sentiment violemment contemporain. Sa beauté est la beauté vraie, celle qui agenouille les artistes et les amants devant l'inflexible idole et les fait tendre leur poitrine aux tourments à venir.

LA MORT

Ce n'est pas le Bûcheron et la Mort du fabuliste que nous montre le grand sculpteur. C'est quelque chose de plus général, de plus profond et de plus haut.

Cet agonisant dont un bras s'agrafe à la roche humaine et dont l'autre écarte le fantôme hideux qui se penche vers lui, c'est plus qu'un simple porteur de fagots dans la forêt de la Vie. Il a mieux connu tout ce qui nous y attache et nous en devrait repousser, et son âme n'a pas mesuré une moindre torture que son corps amaigri, déplorablement émacié. Il n'a pas connu seulement le travail, mais le rêve. Sans doute il fut un voluptueux et peut-être un riche.

Et, dans cette image qui le menace de son horrible baiser sans doute, il voit peut-être autre chose que la Mort (que Desbois me pardonne de commenter une pensée qui ne lui est peut-être venue que vague mais qui est sensible à mon esprit !) il voit ce qu'il a aimé le plus au monde, la beauté féminine en cet horrible désarroi des chairs, en cette affreuse profanation de la Beauté, et quand ce spectacle épouvantable, quand ce sacrilège du Destin

lui devraient inspirer un horrible dégoût de vivre, il pense que cette bouche sans lèvres porte encore peut-être en elle, le secret des anciens baisers, que ces bras décharnés ont encore la force des suprêmes étreintes et que cela vaut mieux que l'anéantissement dans l'éternel oubli de ce que fut l'amour.

Songeant aux horreurs de l'agonie, Villon s'écriait :

> Corps féminin qui tant est tendre,
> Polly, souëf et précieulx,
> Te faut-il à ces maux attendre ?
> Oui, ou tout vif monter aux cieux !

Mais l'homme ici couché n'a pas cette grande et sublime pitié du poète pour l'implacable mort débauchée et maudite ; il supplie l'horrible fantôme de ne pas rentrer dans le néant et de lui donner encore une minute de son effroyable tendresse.





PETER

FIGURE TOMBALE

En quelle grâce exquise elle s'incline à la pierre d'une tombe, cette figure de jeune fille, dont les mains cachent une partie du front, le reste du visage n'apparaissant

qu'en profil perdu, si doucement penchée en avant, les jambes nouées au jarret, chastement enveloppée d'un voile qui ne nous révèle que la ligne harmonieuse et juvénile de ses épaules, en une attitude de rêverie douloureuse, et laissant tomber des roses de ses doigts détendus !

Quel est celui qu'elle pleure ?

Un poète ? Non ! Ce n'est pas des roses mais des lauriers qu'elle effeuillerait sur cette pierre, ou même les tendrait elle vers le ciel où l'immortalité attend les maîtres harmonieux du rythme et de la pensée.

Un puissant de la terre ? Non encore.

La pierre serait plus ornée et plus profondément déchirée en ses reliefs sculpturaux ; et puis on ne les pleure guère ceux-là. Tant d'autres sont intéressés à prendre leur place ou à se partager leur argent !

Un guerrier illustre ? Non plus. Aucun emblème belliqueux ne nous montre que celui qui dort dans ce mausolée ait connu la gloire des combats ou soit mort pour le divin amour de la Patrie.

Non ! Je m'imagine une amoureuse ou un amoureux que le temps a cruellement arrachés à une mutuelle tendresse. C'est, sans doute, l'amour, non pas le païen dont les larmes n'éteignaient pas le flambeau, mais l'amour un

peu mystique d'un monde où le christianisme a passé, qui, là étouffe ses sanglots contre le granit et cache ses pleurs.

Ces jolis vers de Gautier me chantent dans la mémoire, en regardant ce gracieux morceau tout attendri d'une émotion vraie et vibrante :

Ma bien-aimée est morte,
J'en pleurerai toujours.
Dans sa tombe elle emporte
Mon âme et mes amours.
Vers le ciel, sans m'attendre,
Elle s'en retourna.
L'ange qui l'emmena
Ne voulut pas me prendre.

Et plus loin :

La blanche créature
Est couchée au cercueil,
Comme dans la Nature
Tout m'apparaît en deuil !
La colombe exilée
Pleure et songe à l'absent.
Mon âme pleure et sent
Qu'elle est dépareillée.

Ou encore ces vers charmants d'Arsène Houssaye qui fut, à ses heures, un poète trop oublié :

Perle d'amour à ce monde ravie,
Au fond des mers je t'ai cherchée en vain,
Et je n'ai plus de mon bonheur divin
Qu'un souvenir : — C'est la fleur de ma vie !

Fleur brisée en pleine floraison printanière, au plein épanouissement de sa radieuse beauté; perle arrachée au gouffre et qui vient se fondre, en des profondeurs mystérieuses, dans cette coupe fatale de Cléopâtre qui est la Destinée.




V. PETER





LEFEBVRE (Camille)

MATERNITÉ

O l'aimable groupe que celui-ci et qui est comme un sourire du marbre que le talent de l'artiste a si bien assoupli à sa pensée, qu'une véritable maëstria d'exécution fait si bien vivant et d'une grâce qui émeut au moins autant qu'elle charme !

Le doux nourrisson dont une main tendue soutient la tête lourde déjà et dont une autre main enveloppe les reins encore frêles, boit la vie à sa source la plus pure, à sa source immortelle, à la coupe où les baisers de l'époux ont laissé la saveur auguste du baiser ! Tout le poème de l'Humanité est comme suspendu au sein de la femme où le nourisson boit la sève, où l'homme boit l'oubli dans les caresses divines de l'Amour.

Dans ce tableau d'un charme tout maternel, tout est chasteté divine, malgré la grâce voluptueuse inconsciemment de la pose qui donne aux épaules, puis aux reins, une inflexion d'une si plastique beauté. Les jambes sont enveloppées d'une draperie qui ne laisse émerger qu'un pied d'un superbe dessin, non pas ridiculement petit comme le conçoit trop souvent la mode contemporaine, mais de lignes correctes et ayant l'aspect nacré d'un beau coquillage marin.

Et la tête se penche doucement vers le petit bien-aimé, illuminée de deux regards pleins de tendresse et d'un sourire où l'âme est tout entière venue, s'épanouissant comme une rose de bonté et d'amour.

Et si vous écoutez bien la voix muette du marbre qui

parle comme toute les choses, à ces jolies lèvres vous entendrez peut être une chanson, comme l'antique berceuse :

Dors mon petit enfantelet chéri.

O jeune mère, ne dis pas à ton enfant ce que seront les tristesses de la vie et surtout ce que seront les souffrances de l'amour. Qu'il ignore que la femme, après avoir donné la vie, est souvent une ouvrière de mort !

Dis lui plutôt la douceur du Printemps et celle du Matin qu'il commence à peine à voir dans son petit être qui est à la fois un Printemps et une Aurore.

Dis lui que la chanson des oiseaux, que le murmure des sources, que la pureté du ciel sont faits pour lui et qu'il en doit attendre les meilleures heures du beau rêve qu'il commence entre tes bras.

Dis lui que la Nature est faite pour consoler toutes les douleurs et sécher toutes les larmes, que la grande pitié des choses est réparatrice des grandes injustices des hommes, qu'il trouvera dans ton cher souvenir, une fois homme devenu lui-même, une source d'émotion et de pensées, où, sans cesse se rafraîchira son âme.

Dis lui de t'aimer au-dessus de toute chose, toi qui lui donnes avec ton lait, la fleur même de ton sang et le meilleur de ta jeunesse féconde. Verse lui, avec cette liqueur au-

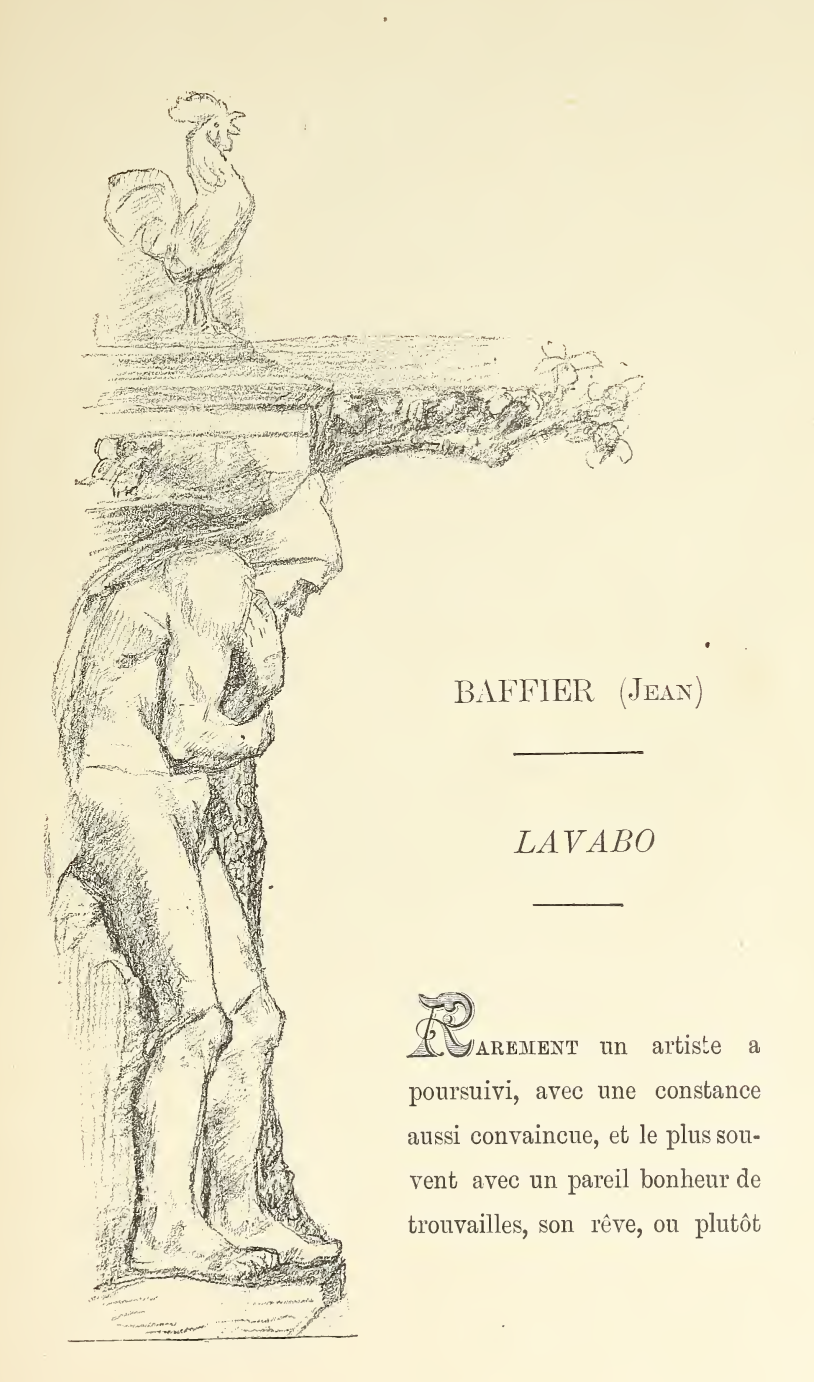
guste, la pitié des souffrants, l'horreur des forts, la tendresse de tout ce qui vit et qui, par conséquent, peut souffrir, le culte de tout ce qui est noble et beau, l'horreur de tout ce qui est vil et laid.

Donne lui, avec ton lait, ô Femme, l'âme d'un artiste ou d'un poète !

Il souffrira plus que les autres, mais d'une douleur qui souvent vaut mieux que la joie ; il connaitra des amertumes sans nom, mais aussi des délices sans remords ; il connaîtra le martyre, mais aussi la béatification qui nous vient d'avoir souffert sans nous plaindre et sans jamais haïr.

Voilà ce que doivent lui verser, ô Femme, ô jeune mère, en cette attitude exquise, ton sein, ton sourire et ton regard.





BAFFIER (Jean)

LAVABO

Rarement un artiste a poursuivi, avec une constance aussi convaincue, et le plus souvent avec un pareil bonheur de trouvailles, son rêve, ou plutôt

son idée, que ce grand artiste dont l'effort est suivi avec tant de sympathie, d'admiration et d'intérêt par tous ceux qui demandent, à l'art, autre chose, qu'une convention séculairement respectée.

Hors du chemin où le sculpteur, depuis plusieurs siècles déjà, renouvelle le souci constant de la tradition grecque, cherchant au nu des motifs que la vie contemporaine ne lui fournit plus. — Car les sculpteurs et les peintres aussi qui veulent moderniser ce thème admirable et, j'en conviens immortel, en sont réduits à nous montrer des femmes aux soins de leur toilette — par un retour à la Nature ambiante, qui n'a pas besoin de vêtements, celle-là, pour défendre sa pudeur, ou pour parer sa beauté, Jean Baffier tente d'en faire revivre les moindres merveilles dans son œuvre, empruntant aux fleurs, aux plantes, au paysage même où il met la vie, des idées décoratives où son invention se mesure à la réalité.

Il demeure bien, en cela, fidèle, à la définition de l'Art, telle que les maîtres l'ont donnée : la Nature vue à travers un cerveau humain.

La Nature : nul ne l'observe, plus que lui, avec tendresse, et tout ce que le sentiment des choses vues dans l'enfance impose d'émotion, cet homme, en pleine maturité, aujourd'hui le porte encore, au cœur, tout vibrant. Les

paysans du Berry, son berceau, ceux-là même que George Sand a immortalisés dans ses livres, les vielleux, les cornemuseux, les beaux gars et les gentes « drôlières » qui dansent aux assemblées, voilà les figures qu'il aime à retracer et qu'il ranime pour ainsi parler de son propre souffle.

Nous les retrouvons encore, dans cette pièce d'une invention si personnelle, d'une facture si originale dont l'image est ci-contre et qui force l'attention du public, aussi bien que l'admiration de ceux qui en approfondissent un peu le bucolique détail. Les voilà bien, en leur pose sans embarras, en leurs rustiques occupations, en leurs idylliques plaisirs, ces enfants d'une terre qui garde tant de place au cœur de ses enfants.

Et l'élément animé qu'ils mettent dans cette composition si diverse, en dépit de l'unité de vue qui caractérise toujours Jean Baffier, n'est pas le seul. C'est une large feuille qui s'épanouit, glissante et lisse, au fond de ce meuble à la fois rustique et luxueux, simple et raffiné. Ce sont des fleurs agrestes qui partout se prêtent, dans un souvenir agrandi de leurs formes, à toutes les utilités et vous avez reconnu la gueule de loup des jardins, dans ces deux jolis pendants qui accompagnent l'ensemble, à la muraille. Le caractère d'un tel morceau est d'être néces-

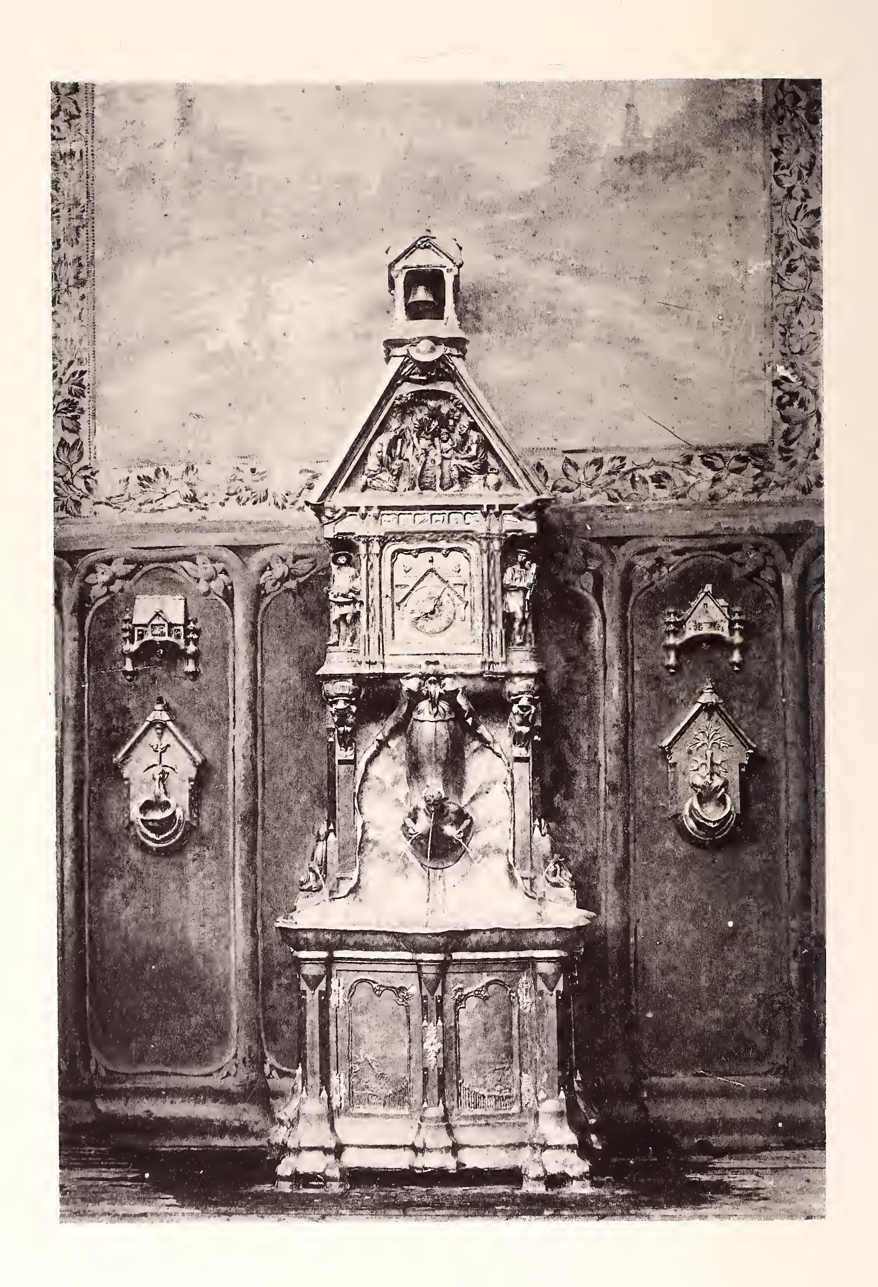
sairement unique et je ne comprendrais vraiment pas que les amateurs n'en sentissent pas le prix et l'honneur qu'il peut apporter à une collection. Il faudra bien cependant que le luxe de ceux qui achètent s'épure et en vienne à cet art nouveau auquel le Champ de Mars a donné un si grand développement, et dont Baffier fut certainement un des plus glorieux promoteurs.

La demeure contemporaine est au point de vue décoratif, tout à fait navrante. Se restreignant sans cesse, elle est absolument inhospitalière au tableau un peu développé et à la statue. Même grande et spacieuse, son architecture ne se prête pas davantage à ces manifestations spéciales de l'Art.

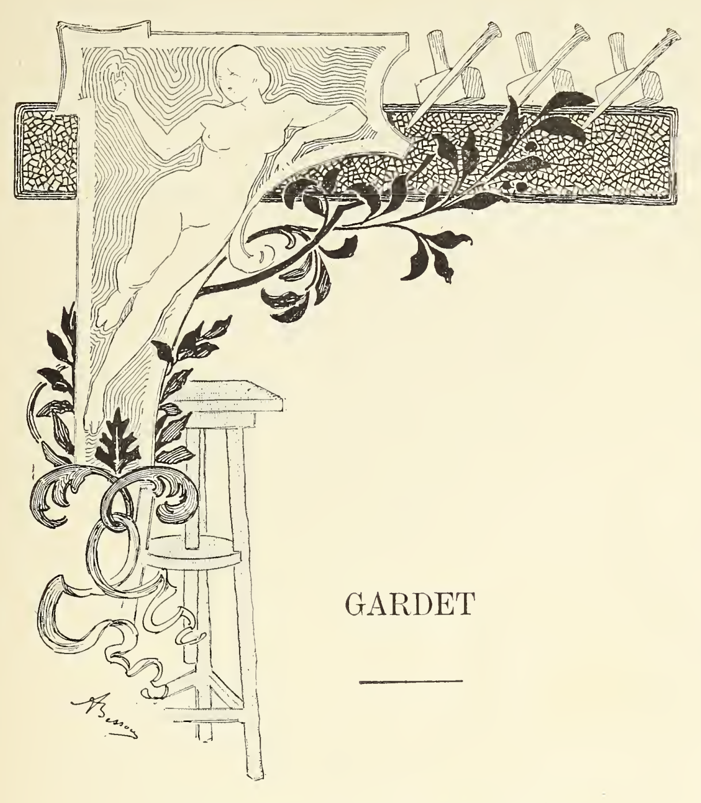
Alors, où cherchera-t-elle le sentiment d'art, la grandeur d'esprit et de goût sans lesquels un peuple est en pleine barbarie ?

Dans cet art nouveau qui poursuit l'ameublement dans ses moindres détails et lui impose un sceau artistique, une empreinte du temps et du cerveau humain, en une recherche d'harmonie dans les lignes et de beauté dans les proportions.

Tel ce lavabo curieux, amusant d'invention, puissant par le détail, où tant de recherches ingénieuses éveillent une pensée ou un souvenir.







GARDET

COMBAT DE PANTHÈRES

Les animaliers ont tenu une place considérable dans l'art contemporain.

Barye peut être considéré comme un des maîtres de la

statuaire française et son œuvre est faite pour conquérir l'admiration fidèle des âges les plus reculés.

Auguste Cain a laissé plusieurs groupes décoratifs qui certainement défendront son nom de l'oubli.

Frémiet dont on peut admirer encore, au Salon de cette année, un chat ingénieusement adapté à un caprice ornemental, laissera une longue trace dans la légende artistique de la seconde moitié de ce siècle.

Il semblait qu'une place fut difficile à conquérir auprès de ces gloires acquises. L'auteur de ce magnifique morceau, déjà remarqué par de précédents envois, semble avoir cependant résolu ce problème. C'est un des succès les plus incontestables du dernier Salon.

Tout y concourt. D'abord le choix ingénieux de la matière admirablement patinée après avoir été choisie dans un marbre naturellement moucheté rappelant le pelage des fauves représentés. Puis la furie du mouvement dans son extrême justesse, dans ses observations rapides et fidèles. De quel entrain furieux ces deux animaux se jettent l'un sur l'autre, celui-ci plantant ses griffes en pleine mâchoire de son ennemi, celui-là déchirant de ses ongles la chair de son rival. Toute l'âme des colères impitoyables est dans cet enlacement sans merci, dans cette lutte désespérée, que, sans doute, un simple jeu avait commencé. Car pour

qui a observé les félins, c'est toujours par un jeu que commencent les combats où le sang finit toujours par couler.

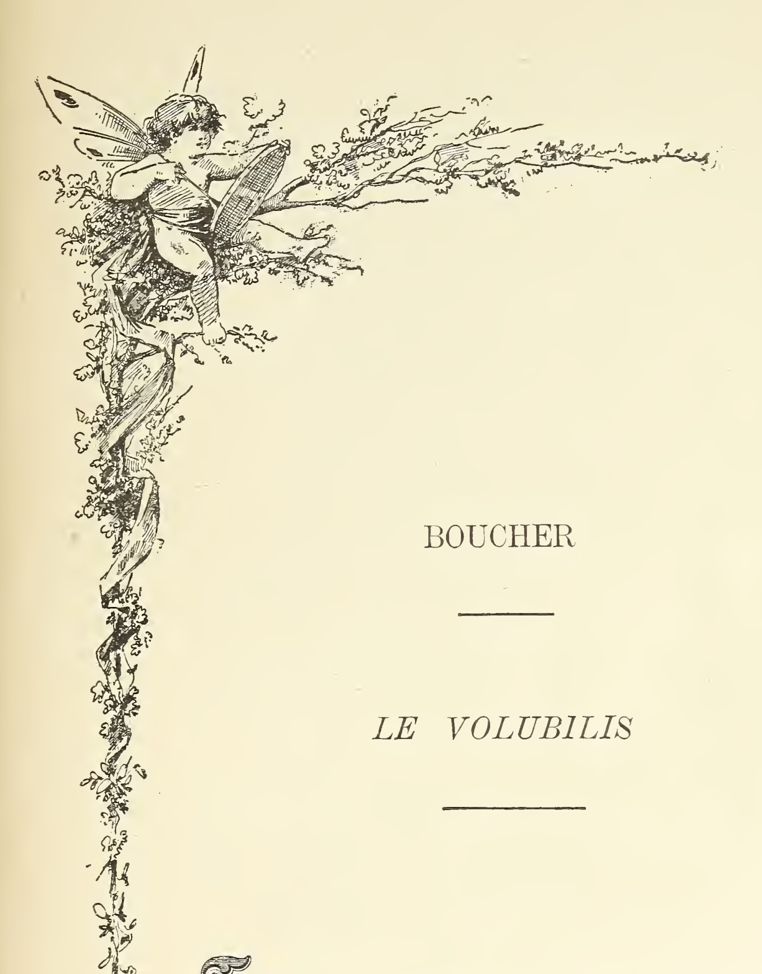
On ne saurait nier que ces animaux atteignent à l'héroïsme des plus nobles poses. Un seul poète dans notre langue, a exprimé ces poses épiques qui semblent conçues pour le théâtre : Leconte de Lisle, et il est vraiment fâcheux qu'il n'ait pu voir le groupe de M. Gardet lequel lui aurait inspiré certainement quelque magnifique morceau.

Le hasard m'a fait lui rendre visite en même temps qu'un dompteur célèbre dont je fus curieux de connaître les impressions. Il s'exhalta, lui qui les avait si souvent observées et même bravées, devant ces poses d'une vérité si grande dans l'emportement évident de l'exécution.

C'est assurément l'amour plutôt que l'appétit qui a mis aux prises ces deux bêtes furieuses. Si vous cherchiez, dans le rêve qu'elles évoquent, vous trouveriez, dans quelque coin du paysage exotique qui s'est dressé autour de votre vision, quelque tranquille panthère, celle pour qui s'arrachent ces lambeaux de chair et se meurtrissent ces corps souples et charmants, prix futur du vainqueur, attendant, étendue au bord de quelque eau claire, l'époux que lui donnera le sort des batailles. Car c'est la même loi cruelle qui régit tout l'univers et jette les mâles en rut à l'assaut

de la beauté. Telle je la conçois distinctement, clignant de ses grands yeux d'or pareils à des étoiles, une haleine tranquille aux naseaux, à peine haletante, battant ses flancs de sa queue puissante, impassible et bien faite pour récompenser une lutte acharnée. Un jour ou l'autre, l'artiste nous la montrera développant l'harmonie de formes comparables à celles de la beauté féminine, par l'harmonie et la souplesse, mais, surtout, portant, dans son regard clair, cette cruauté de l'Idole qui ne compte plus ses victimes et rêve pendant qu'on se tue pour elle.





BOUCHER

LE VOLUBILIS

Sur un banc agreste assise, ayant derrière elle un paysage ombreux, en une solitude très douce, elle rêve et regarde le volubilis, la fleur craintive de la nuit, qui, dans sa main virginale, semble une coupe de rosée. A côté de ce joli poème de marbre je veux écrire un poème

aussi à la corolle tremblante que le soir ferme et que rouvre l'Aurore.

Au clair volubilis qui jusqu'à sa fenêtre,
Montait, s'ouvrant le jour et se fermant le soir,
L'absent avait légué comme un peu de son être
— Tel le parfum qui flotte autour d'un encensoir.

Car, pour Elle, il avait planté le tige frêle
Au seuil sonore encor du souffle des aveux,
Pour que les papillons y posassent leur aile
Avant de la venir poser dans ses cheveux.

Puis il était parti, sans que les doigts de l'Heure
Eussent tressé l'Été promis à ce Printemps,
Pâle moisson d'Avril que le soleil effleure
Pour en mûrir la sève et les espoirs flottants.

Alors, vierge de corps, veuve d'âme, et brisée,
Dès que l'Aube aux rideaux dessinait sa pâleur,
Elle posait sa lèvre — au bord de la croisée —
A celle, close encor par la Nuit, de la fleur,

Pur caprice d'enfant, pour la douce folie
D'y boire une caresse ou d'y mettre un pardon.
— Or, la veille, avant l'heure où la fleur se replie,
S'abattant sur son cœur odorant, un bourdon

Grisé par le parfum vivant de son calice,
Où la plante et la femme avaient mêlé le leur,
D'y mourir prisonnier rêvant le doux supplice,
Avait laissé sur lui se refermer la fleur.

Et, durant cette nuit que le temps fit trop brève,
Les étoiles venant l'écouter tour à tour,
La pauvre délaissée entendit, dans un rêve,
Chanter à sa fenêtre une chanson d'amour :

Une chanson d'amour douce, tendre et farouche,
Qui du captif fidèle exhalait le tourment
Et se tût seulement quand, au réveil, sa bouche
Sur le volubilis se pencha doucement.

Quand, par le fin tissu des feuilles tamisée,
La rosée ayant fait ses élitres plus lourds,
Soulevant sa prison de son aile grisée,
Lentement s'envola l'insecte de velours,

Et quand, sous le premier frisson de la lumière,
Les rouvrirent au Jour les souffles apaisés,
Des lèvres de la fleur, la chanson prisonnière
Monta tiède de pleurs et pleine de baisers !











FERRARY

SALOME

En son beau costume de danseuse hiératique, coiffée de plumes aux tons de bronze qui ouvrent un éventail au-dessus de sa tête, deux anneaux lui pendant à ses oreilles,

un collier ornant son cou rigide, ses seins s'arrondissant sous un double filet de métal, droite, impassible, les yeux baissés, mais un sourire plein d'orgueil aux lèvres, elle pose une main sur le chef sanglant du décapité, et, de l'autre, appuie à sa cuisse ce tambourin qui a sonné l'heure du meurtre et l'arrêt de la victime, image superbe de la Fatalité que rien n'attendrit et qui porte en soi-même, la loi impitoyable. Elle a revêtu pour la danse fatale à Jean-Baptiste ses ornements les plus somptueux et les plus rares. Des serpents d'or s'enroulent à la blancheur ivoirienne de ses bras, des bagues allourdissent ses jolis doigts fuselés et des anneaux caressent ses chevilles, luisant, dans l'ombre, comme des crotales. Telle elle a séduit Antipas et obtenu l'injuste mort du Juste.

Aucun sujet n'a plus souvent tenté les poètes et les artistes que cette figure de Salomé à la fois terrible et charmante, véritable image de la femme dans l'exercice redoutable et inconscient de ses charmes. Car rien ne prouve que Salomé eut la conscience exacte de ce qu'elle faisait en dansant ainsi. Une légende toute moderne, il est vrai, veut, qu'au contraire, elle fut pleine pour Jean-Baptiste, de respect et d'affection. En une très ingénieuse Salomé Américaine que la Loïe Fuller tenta d'interprêter en pantomime, sur une musique exquise de Gabriel

Pierné, elle ne comprenait qu'au milieu de sa danse, ce qu'elle demandait au tyran, en essayant de le charmer. Et alors c'était un effet curieux de la voir, après l'arrêt mortel, tenter de le toucher encore en dansant, pour obtenir la grâce du martyr. Tout cela est très subtil ; mais il y avait, en effet, une tentation toute naturelle, à poétiser et à humaniser, pour ainsi parler, cette figure d'enfant précoce pour qui le poids du sang semblait trop lourd, la fleur cédant déjà sous une goutte de rosée.

Moi je trouve sa figure infiniment plus charmante dans son intacte cruauté. Que peut souhaiter un homme davantage que de mourir pour plaire à un caprice de la Jeunesse triomphante et de l'invincible Beauté.

J'ai dit autrefois à Orphée :

C'est ta Mort que j'envie, ô doux fils de Linus,
Quand les Vierges de Thrace aux crinières d'archange,
Sous leurs pieds bondissant, comme aux fêtes du Gange,
Vendange épouvantable, écrasaient tes flancs nus.

Lorsque foulant ton cœur, leurs beaux pieds éperdus
Buvaient sur ta poitrine une rosée étrange,
Et, qu'aux chansons du cuivre — effroyable vendange,
Ta noble chair volait sous les thyrses ardus.

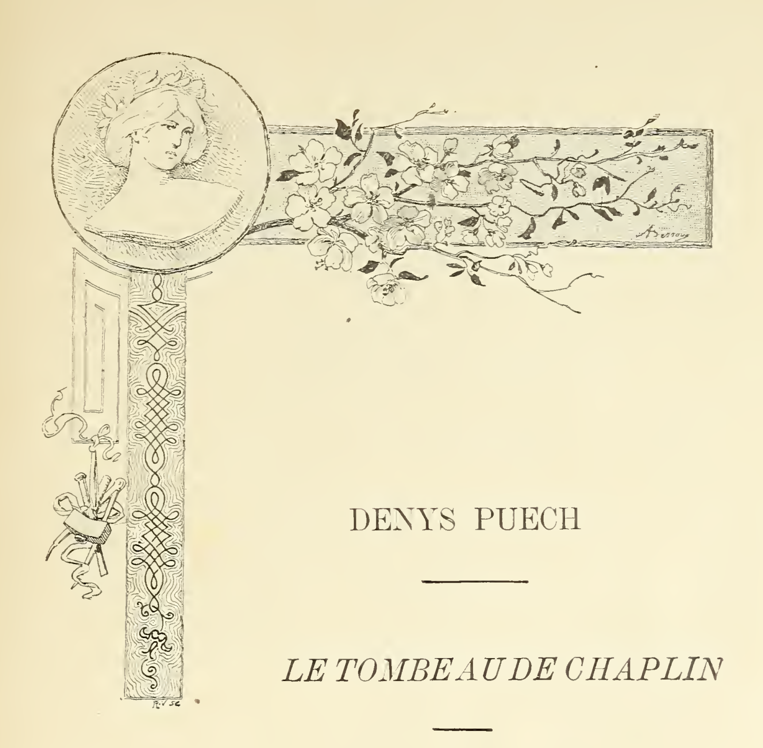
Le regret te vient-il des chastes promenades
Où ta lyre éveillait l'écho silencieux ?
A quoi bon de tes chants heurter des cieux maussades ?

Mieux vaut jeter son âme aux désirs furieux,
Tendre sa gorge nue aux ongles des menades,
Et faire de son corps la pâture des Dieux !

Et non plus je ne plains Jean-Baptiste d'être mort pour un caprice de Salomé, non plus que Samson d'avoir perdu la vie pour une fantaisie de Dalila, non plus qu'Holopherne tombant sous le couteau vengeur de Judith.

Je trouve que la mort la plus douce et la plus enviable est celle que nous vaut l'amour éperdu de la Beauté.





DENYS PUECH

LE TOMBEAU DE CHAPLIN

ÉMERGEANT de la rigidité de la pierre, formulant un visage humain dans l'insensibilité de la matière, le masque de l'auteur de tant de merveilles, du vrai petit fils de notre grand Boucher, très grave, mais sans tristesse, rasséréné par la Mort, nous regarde doucement avec une impression d'infini dans le regard. Ces yeux immobiles ont eu jadis, des choses de la beauté, une vision particulièrement aimable et sensuelle. Bien souvent la clarté des

chairs triomphantes y a mis son éclair et l'admiration vibrante qui fait l'artiste les a illuminés. Maintenant, comme le dit magnifiquement Sully-Prudhomme :

Ils se sont tournés quelque part,
Vers ce qu'on nomme l'invisible.

Et le poète ajoute encore :

Les prunelles ont des couchants.
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent !

Je le veux croire, mais ce qui ne meurt pas assurément c'est la gloire de ceux qui ont servi l'art d'un culte désintéressé et fervent :

Le poète dort : l'oiseau chante.
Mais, près du poète endormi,
La voix de l'oiseau, plus touchante,
Garde quelque chose d'ami.

Le poète dort, la fleur brille.
Mais, près du poète, la fleur,
Dans la goutte d'eau qui scintille
Garde quelque chose d'un pleur.

Le poète dort : l'aube veille
Qui, du ciel penchant les sommets,
Lui porte de sa main vermeille,
Le laurier qui ne meurt jamais.

En même temps que la floraison toujours vaguement héroïque du laurier, une douce image de femme se tend vers lui, douloureuse et attendrie, tenant d'une main alanguie la palette où vibrait jadis l'âme des couleurs, chastement nue sous son voile à demi tombé, une floraison de roses s'épenchant entre ses beaux doigts d'ivoire fuselés. Celle-ci n'est pas la Muse qui impose sa divinité solennelle au front du génie, comme Ingres nous l'a montrée dans un immortel portrait. C'est la muse plus humble qui inspira les riantes rêveries du peintre et coucha, devant lui, toutes les belles images nues où son âme païenne refleurissait en un sentiment exquis et si personnel de modernité ! C'est l'Inspiratrice de ses mondaines idylles et de ses bucoliques élégantes. Car Chaplin, tout comme Verlaine, a fait le poème des fêtes galantes, mais sans l'envelopper d'un décor à la Vatteau. Et cette consolatrice qui lui vient sourire tristement, à travers ses larmes, par delà le trépas, c'est peut-être aussi l'image du fleuve riant qui charme, de son murmure, son berceau, et dont le flot coule maintenant aux pieds de son premier monument. Car c'est dans un des paysages les plus riants de la Seine, aux Andelys, qu'il y a trois ans, nous avons dressé le buste de Chaplin, par une belle journée ensoleillée, les oiseaux chantant autour de nous et le vieux

château regardant croitre à ses pieds, quand le soleil déclina, son ombre féodale.

Ainsi revivent, dans le bronze et dans le marbre, ceux qui ont bien mérité de l'Art et ont honoré leur lointain berceau.









RODIN

—

II

J'ai chanté jadis, à la sirène, en une de ces mythologiques vision où se complait mon esprit invinciblement païen :

C'est au flanc des rochers que tu pris, ô Sirène,
La nacre de tes seins polis et de tes dents,
Le corail de ta bouche aux vermillons ardents,
Et de ton souple corps la grâce souveraine.

Tes compagnes, en chœur, firent de toi leur reine,
Pour ta beauté fatale aux marins imprudents,
Quand, sous l'oblique feu des rouges occidents,
Ta lointaine chanson vers la Mort les entraîne.

Heureux qui, prisonnier de ton charme vainqueur,
A tes lèvres sent fuir tout le sang de son cœur
Et connaît de tes bras la mortelle caresse,

Dont le dernier baiser mêle l'âme aux verts plis
Des lichens, au toucher de ton corps assouplis,
Et qu'enroule sur Toi, la vague charmeresse !

Plus heureux encore celui qui nous est montré dans ce groupe admirable, les reins collés à la croupe, montueuse comme une vague vivante, de la Sirène, les bras noués à ses seins comme à double agrafe de chair, la tête renversée au-dessous de son épaule, les jambes enlacées aux siennes, ne faisant avec elle qu'un monstre unique et splendide, où apparaissent les deux aspects les plus vainqueurs de l'humaine Beauté, dans son double développement sexuel. Elle, toute à l'ivresse du corps dont la caresse désespérée l'étreint, a rejoint ses deux mains au-dessus de sa tête, tend sa poitrine au flot, allonge ses

cuisses au mouvement de l'onde qui les caresse en les soulevant, à moins que tous les deux, en cette union terrible et délicieuse de leurs corps mêlés, n'aillent échouer sur quelque coin de rocher dont ils ne sentiront pas même la déchirure à leur chair.

On ne sait qu'admirer davantage dans cette composition fougueuse, d'une passion si intense, d'un érotisme si noble et si près de la Divinité. Tout cela donne l'impression d'un supplice plus voluptueux que toutes les voluptés, d'une souffrance que le plaisir aiguise, d'un abandon de tout l'Être à des emportements où il se brise et se purifie tout ensemble. C'est une expression à la fois farouche et raffinée, sauvage et ingénieuse de l'Amour dans ses fatalités triomphantes.

Si quelque souffle sortait de cette poitrine d'adolescent extasié, il dirait sans doute :

Quand recueilli, muet, et comme inanimé,
Sur ta bouche de feu, j'entr'ouvre ma narine,
Aux vagues de parfum que ton souffle embaumé
Roule amoureusement dans ta fière poitrine,

Le fruit mystérieux dans ton être enfermé,
M'enivre lentement de son odeur divine;
Et, comme on voit le flot rouler la fleur marine,
Je sens que l'Infini m'emporte désarmé.

Je meurs et je renais, et puis je meurs encore
Et, loin de fuir la Mort, lâchement je l'implore
Dans ton superbe corps souhaitant mon cercueil.

Ton haleine m'étreint et jusqu'aux cieux m'enlève,
Et tremblant, éperdu, j'entrevois, dans un rêve,
Le monde de splendeurs, dont ta lèvre est le seuil!





BARTHOLOMÉ

JEUNE FILLE SE COIFFANT

Vous vous rappelez l'admirable monument funèbre qui fut l'honneur du Salon du Champ de Mars de 1895, et que nous reverrons en une adaptation bien faite pour son caractère élevé et douloureux.

L'artiste aujourd'hui ne nous envoie qu'une seule figure, mais de quel charme exquis et comme surhumain !

En une pose agenouillée qui n'est cependant pas celle de la prière, la vierge dont une jambe est repliée seulement à terre tandis que l'autre genou se dresse, rejoint ses deux mains, non pas pour quelque religieuse extase, mais pour denouer sa chevelure toute en une large mèche qui lui emplit les mains.

Et cependant que, dans une nudité parfaite, mais pour bien faire sentir combien peut être chaste la nudité, elle accomplit ce simple exercice de toilette qu'elle exempte de toute coquetterie mondaine, ses regards semblent perdus dans un rêve très doux, dans un rêve de puberté adolescente encore sans doute, où passent, dans un vague désir de l'inconnu, toutes les puretés de son âme.

Etrange, séduisante et troublante tout à la fois.

Se peut-il que le repos de nos cœurs ait à craindre, dans l'avenir, quelques tortures de cet être si doucement recueilli dans sa beauté inconsciente, qui certainement encore ignore son terrible pouvoir.

Se peut-il que celles qui furent plus tard, non par Aspasie, la douce courtisane qui charmait à la fois les yeux et les esprits, mais Dalila, Hélène, Judith, toutes ces tra-

giques héroïnes qui ont leurs pieds glorieux, pareils à des lis rouges, ensanglantés et triomphants aient été ainsi ?

Comme la femme nous apparaît lointaine, en cette grâce ingénue, en cette ignorance exquise de soi-même, en cette innocence d'une sincérité parfaite, de celle qui nous apprit, en même temps, la douceur des baisers et des éternelles tortures, les délices de l'amour et ses effroyables tourments, la douceur du ciel et la profondeur de l'abîme !

Faut-il voir là une hypocrisie de la Nature, ou la trace d'un temps paradisiaque dont la Femme porte encore un lambeau, au Printemps de la vie, que déchire le vent qui effeuilla les pommiers en fleurs.

L'impression mystique de cette figure est si puissante que je la voudrais voir symboliser quelque chose de plus haut que cette trahison des choses qui mit un poison mortel dans le sourire et un venin dans la fleur qui nous tend ses corolles.

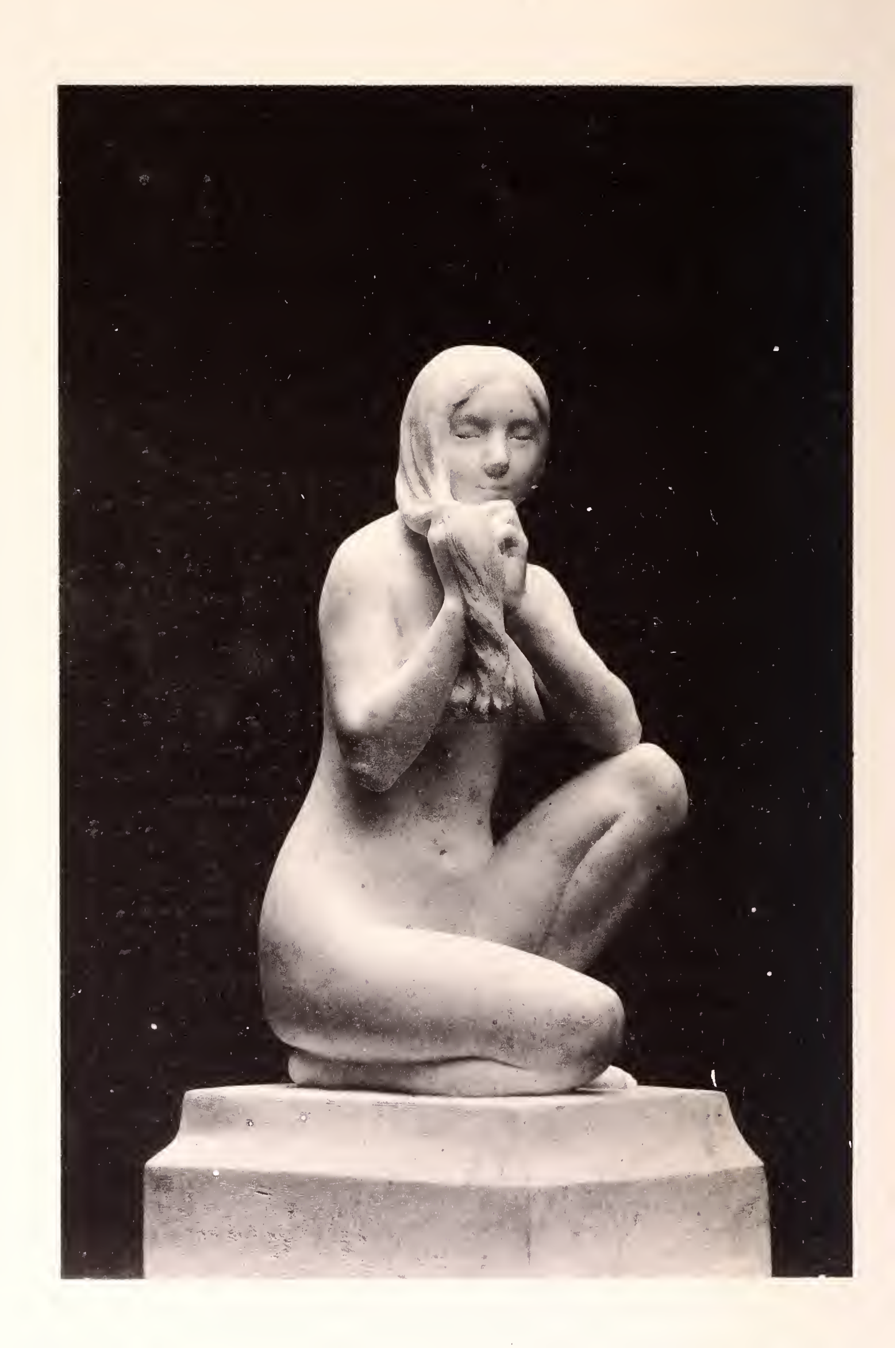
Il en est d'immaculées inexorablement parmi les femmes qui fuiront l'Amour pour de plus hautes rêveries et pour un instinct de sacrifice qui les rendra inconscientes de leur propre beauté. Telles ces filles saintes que nous trouvons au chevet des malades ou dans la paix du cloître, âmes silencieuses qui s'exhalent lentement, durant leur vie, vers le ciel, comme un parfum d'encens. Telles ces belles

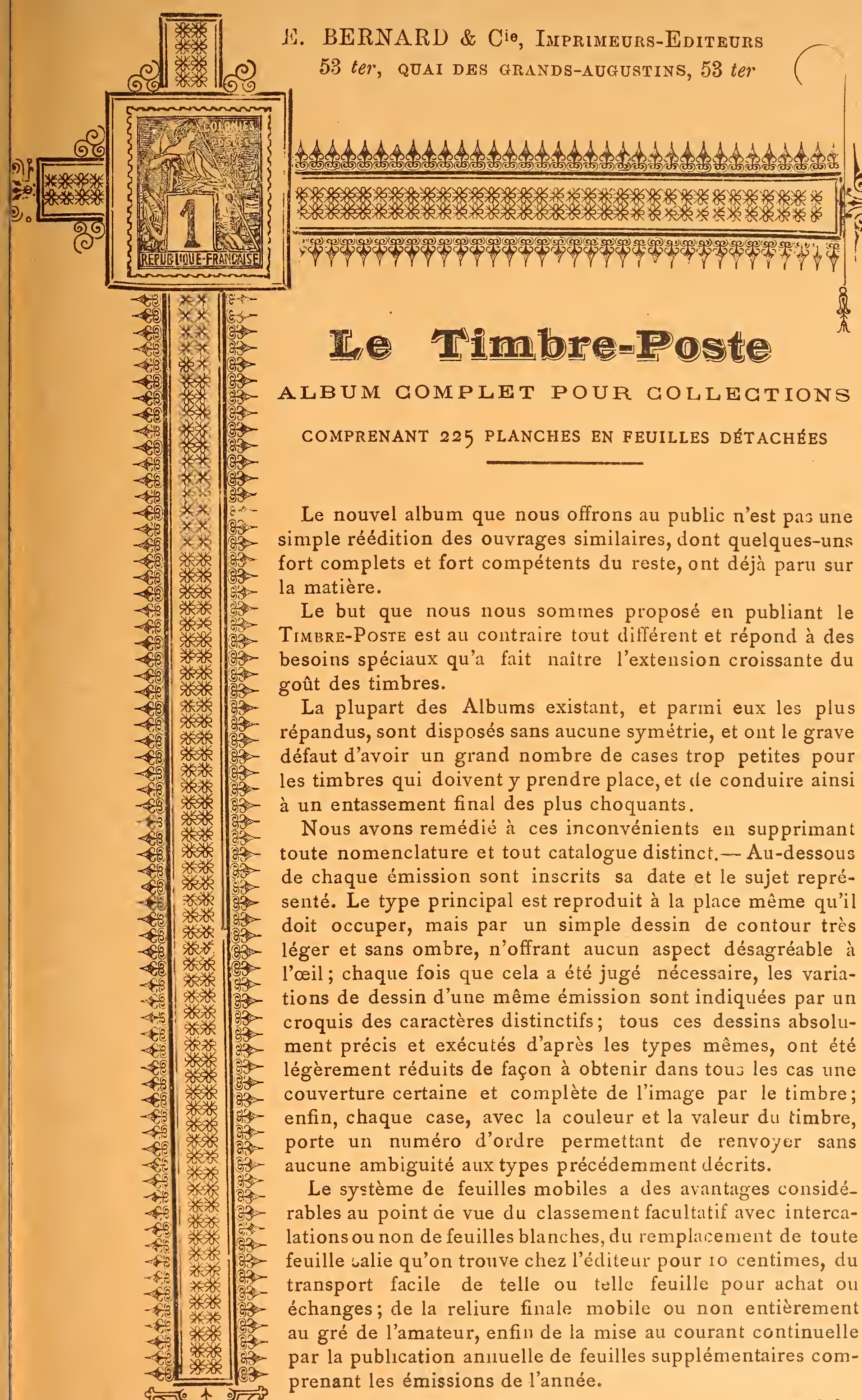
images des livres de piété qui nous révèlent des vierges fidèles à un Amant éternellement absent, le doux Nazaréen qui aima Madeleine et qui paya, sur la croix sanglante, la rançon de l'Humanité. Ou, si nous fouillons plus loin aux grandes sources de la poésie populaire d'où les religions sont sorties, si nous nous reportons aux Védas qui ont aussi leurs éternelles immolées dans ce beau et doux charme du sacrifice et de l'amour que ne vaut aucun plaisir ici-bas.

Mais ne cherchons pas à deviner plus avant dans la pensée de l'artiste.

Les choses d'art vrai ont le caractère spécial de faire rêver et penser.







E. BERNARD & C[ie], IMPRIMEURS-EDITEURS
53 *ter*, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 53 *ter*

Le Timbre-Poste

ALBUM COMPLET POUR COLLECTIONS

COMPRENANT 225 PLANCHES EN FEUILLES DÉTACHÉES

Le nouvel album que nous offrons au public n'est pas une simple réédition des ouvrages similaires, dont quelques-uns fort complets et fort compétents du reste, ont déjà paru sur la matière.

Le but que nous nous sommes proposé en publiant le TIMBRE-POSTE est au contraire tout différent et répond à des besoins spéciaux qu'a fait naître l'extension croissante du goût des timbres.

La plupart des Albums existant, et parmi eux les plus répandus, sont disposés sans aucune symétrie, et ont le grave défaut d'avoir un grand nombre de cases trop petites pour les timbres qui doivent y prendre place, et de conduire ainsi à un entassement final des plus choquants.

Nous avons remédié à ces inconvénients en supprimant toute nomenclature et tout catalogue distinct.— Au-dessous de chaque émission sont inscrits sa date et le sujet représenté. Le type principal est reproduit à la place même qu'il doit occuper, mais par un simple dessin de contour très léger et sans ombre, n'offrant aucun aspect désagréable à l'œil; chaque fois que cela a été jugé nécessaire, les variations de dessin d'une même émission sont indiquées par un croquis des caractères distinctifs; tous ces dessins absolument précis et exécutés d'après les types mêmes, ont été légèrement réduits de façon à obtenir dans tous les cas une couverture certaine et complète de l'image par le timbre; enfin, chaque case, avec la couleur et la valeur du timbre, porte un numéro d'ordre permettant de renvoyer sans aucune ambiguité aux types précédemment décrits.

Le système de feuilles mobiles a des avantages considérables au point de vue du classement facultatif avec intercalations ou non de feuilles blanches, du remplacement de toute feuille salie qu'on trouve chez l'éditeur pour 10 centimes, du transport facile de telle ou telle feuille pour achat ou échanges; de la reliure finale mobile ou non entièrement au gré de l'amateur, enfin de la mise au courant continuelle par la publication annuelle de feuilles supplémentaires comprenant les émissions de l'année.

Prix avec la reliure électrique . . . . . . **25** fr.

E. BERNARD & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS — PARIS
53 *ter*, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 53 *ter*



LE NU AU SALON

PAR

ARMAND SILVESTRE

CHAQUE GRAVURE EST ACCOMPAGNÉE D'UN TEXTE
DE QUATRE PAGES PAR L'AUTEUR
SI SYMPATHIQUE ET SI UNIVERSELLEMENT CONNU :
ARMAND SILVESTRE

COUVERTURES EN PHOTOTYPIE

1e	vol.	1888	24	phototypies
2e	—	1889	32	—
3e	—	1889 (Expos. Univers.). .	32	—
4e	—	1890 (Champs-Elysées) . .	32	—
5e	—	1890 (Champ de Mars) . .	32	—
6e	—	1891 (Nu au Louvre). . .	32	—
7e	—	1891 (Champs-Elysées) . .	32	—
8e	—	1891 (Champ de Mars) . .	32	—
9e	—	1892 (Le Nu de Rabelais) .	32	—
10e	—	1892 (Champs-Elysées) . .	32	—
11e	—	1892 (Champ de Mars) .	32	—
12e	—	1893 (Champs-Elysées) . .	32	—
13e	—	1893 (Champ de Mars) . .	32	—
14e	—	1894 (Champs-Elysées) . .	32	—
15e	—	1894 (Champ de Mars) . .	32	—
16e	—	1894 (Le Nu d'Ovide) . .	32	—
17e	—	1894 — . .	32	—
18e	—	1895 (Champs-Elysées) . .	32	—
19e	—	1895 (Champ de Mars) .	32	—
20e	—	1896 (Champs-Élysées). .	32	—
21e	—	1896 (Champ de Mars). .	32	—

Prix de chaque volume . . **5** *fr.*

Prix de la collection complète . . . 100 francs

E. BERNARD & Cie, IMPRIMEURS-EDITEURS — PARIS



CHEMINS DE FER DE L'OUEST
et du London Brighton

PARIS A LONDRES

Viâ ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN

Par la GARE SAINT-LAZARE

4 traversées par jour — 2 dans chaque sens

SERVICES RAPIDES DE JOUR ET DE NUIT

tous les jours (y compris les Dimanches et Fêtes) et toute l'année

Trajet de jour en 9 heures (1re et 2e classe seulement)

Grande économie

BILLETS SIMPLES valables pendant 7 jours			BILLETS D'ALLER ET RETOUR valables pendant 1 mois		
1re classe	2e classe	3e classe	1re classe	2e classe	3e classe
43 fr. 25	32 fr.	23 fr. 25	72 fr. 75	52 fr. 75	41 fr. 50

Départs de *Paris* (Saint-Lazare)	10 h. » matin	9 h. » soir
Arrivées à *Londres* — London-Bridge	7 h. » soir	7 h. 40 matin
Arrivées à *Londres* — Victoria	7 h. » soir	7 h. 50 soir
Départs de *Londres* — London-Bridge	10 h. » matin	9 h. » soir
Départs de *Londres* — Victoria	10 h. » matin	8 h 50 soir
Arrivées à *Paris* (Saint-Lazare)	7 h. » soir	7 h. 45 matin

Bains de mer et Eaux thermales

ABONNEMENTS. — Des Cartes d'abonnement mensuelles ou trimestrielles, comportant une réduction de 40 °/o sur les prix des abonnements ordinaires de même durée, sont délivrées, jusqu'au 31 octobre, à toute personne qui prend 3 billets au moins pour des membres de sa famille, ou domestiques, allant séjourner sous le même toit, dans une des stations balnéaires ou thermales du réseau.

VOYAGE CIRCULAIRE EN BRETAGNE

Billets d'Excursions délivrés toute l'année

1re classe : **65** francs — 2e classe : **50** francs

Les Compagnies de l'Ouest et d'Orléans délivrent toute l'année, aux prix très réduits de **65** francs en 1re classe et **50** francs en 2e classe, des billets circulaires valables 30 jours, comprenant le tour de la presqu'île bretonne, savoir : *Rennes, Saint-Malo, Dinard, Saint-Brieuc, Guingamp, Lannion, Morlaix, Roscoff, Brest, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé, Concarneau, Lorient, Auray, Quiberon, Vannes, Savenay, Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, Pont-Château, Redon et Rennes.*

Ces billets peuvent être prolongés trois fois d'une période de 10 jours moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément de 10 °/o du prix primitif.

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS-LONDRES

Viâ CALAIS ou BOULOGNE

QUATRE SERVICES RAPIDES QUOTIDIENS DANS CHAQUE SENS

Trajet en 7 heures. — Traversée en 1 heure

DÉPARTS DE PARIS :

Viâ Calais-Douvres : 9 heures — 11 h. 50 du matin — 9 heures du soir.
Viâ Boulogne-Folkestone : 10 h. 30 du matin.

DÉPARTS DE LONDRES :

Viâ Douvres-Calais : 9 heures — 11 heures du matin et 8 h. 15 du soir.
Viâ Folkestone-Boulogne : 10 heures du matin.

Services directs entre Paris et Bruxelles.

Trajet en 5 heures

Départs de Paris, à 8 h. 20 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. 5 du soir. — Départs de Bruxelles à 7 h. 48 et 8 h. 57 du matin, 1 h. 1, 6 h. 4 du soir et minuit 15.

Services directs entre Paris et la Hollande.

Trajet en 10 heures

Départs de Paris, à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 h. 5 du soir. — Départs d'Amsterdam à 7 h. 20 du matin, midi 30 et 6 h. 15 du soir. — Départs d'Utrecht, à 7 h. 58 du matin, 1 h. 8 et 6 h. 54 du soir.

SERVICES entre PARIS, le DANEMARK, la SUÈDE et la NORVÈGE

Deux express sur Christiania, trajet en 55 heures.

Départs de Paris à midi 40, 9 h. 25 ou 11 h. 5 soir. — Départs de Christiania à 9 h. matin et 11 h. 15 soir.

Deux express sur Copenhague, trajet 30 heures.

Départs de Paris à midi 40 et 9 h. 25 soir. Départs de Copenhague à 9 h. 40 matin et 8 h. 10 soir.

Deux express sur Stockholm, trajet en 56 heures.

Départs de Paris à midi 40, 9 h. 25 ou 11 h. 5 soir. — Départs de Stockholm à 7 h. 30 matin et 8 h. soir.

SERVICES ENTRE PARIS, L'ALLEMAGNE ET LA RUSSIE

Cinq express sur Cologne, trajet en 8 heures.

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 6 h. 20, 9 h. 25 et 11 h. 5 du soir. — Départs de Cologne à 9 h. 3 du matin, 1 h. 45 et 11 h. 18 du soir.

Quatre express sur Berlin, trajet en 19 heures.

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 9 h. 25 et 11 h. 5 du soir. — Départs de Berlin à 1 h 5, 10 h. 7 et 11 h. 55 du soir.

Quatre express sur Francfort-sur-Mein, trajet en 12 heures.

Départs de Paris à midi 40, 6 h. 20, 9 h. 25 et 11 h. du soir. — Départs de Francfort à 8 h. 25 du matin. 5 h. 50 et 11 h. 5 du soir et 1 h. 3 du matin.

Deux express sur Saint-Pétersbourg, trajet en 54 heures.

Départs de Paris à 8 h. 20 matin et 9 h. 25 ou 11 h. 5 du soir. — Départs de Saint-Pétersbourg à midi et 8 h. du soir.

Deux express sur Moscou, trajet en 67 heures.

Départs de Paris à 8 h. 20 matin et 9 h. 25 ou 11 h. 5 du soir. — Départs de Moscou à 1 h. 10 et 10 h. du soir.



FIBRE CHAMOIS



Monsieur,

La dernière toilette que vous m'avez faite pour jouer dans la " Figurante " *et que vous m'avez dit être doublée de véritable* " **Fibre Chamois** " *m'a montré la supériorité vraiment incontestable de ce soutien que je veux adopter à l'avenir pour tous mes costumes.*

Je suis heureuse, par cette lettre, de vous témoigner ma vive satisfaction.

Agréez, Monsieur, mes salutations empressées.

MARIA LEGAULT

à **MM. Worth**

Messieurs,

Je vous serai très obligée de veiller à ce que toutes mes robes soient désormais doublées de " **Fibre Chamois** ".

J'ai pu constater par mon dernier costume où vous l'avez placée, que la jupe ainsi doublée est d'une élégance parfaite sans rien perdre de sa souplesse et que ce corsage y gagne d'être plus gracieux tout en conservant sa précieuse légèreté.

D'avance tous mes remerciements et mes sentiments distingués.

JANE HADING

Cliché Reutlinger

Cliché Reutlinger

Cliché Reutlinger

La

Fibrechamois

se fait

en trois épaisseurs.

Chaque épaisseur a un usage particulier.

New-York

Fibre Chamois Cie,

J'exige toujours pour mes costumes et manteaux l'emploi de votre produit « **Fibre Chamois** ».

Il donne de l'ampleur aux vêtements et leur communique beaucoup d'élégance.

Recevez tous mes compliments.

SARAH BERNHARDT

No 10

Pour les manches, les jupes d'été et les collets.

No 20

Pour les godets, les pèlerines, les sorties de bal.

No 30

Pour le bas des jupes, ceintures, poignets, cols, revers, pattes de poche, etc.

Exiger toujours sur chaque mètre la petite étiquette rouge avec les mots : " FIBRE CHAMOIS " en lettres blanches.